La genèse des créoles des Mascareignes et des Seychelles : microcosme et substrats

Robert Chaudenson

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1503>

DOI : 10.4000/oceanindien.1503

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012

ISBN : 978-2-85831-203-0

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Robert Chaudenson, « La genèse des créoles des Mascareignes et des Seychelles : microcosme et substrats », *Études océan Indien* [En ligne], 48 | 2012, mis en ligne le 16 septembre 2015, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1503> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1503>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution
- Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

La genèse des créoles des Mascareignes et des Seychelles : microcosme et substrats

Robert Chaudenson

- 1 Mon ami Paul Ottino aimait à évoquer certaines des sociétés insulaires des Mascareignes et des Seychelles comme des formes de « microcosmes », dont le « macrocosme » serait l'océan Indien lui-même, du moins dans sa partie occidentale, d'où est venu l'essentiel des populations de ces deux archipels. Cette idée est séduisante, mais elle pourrait s'avérer génératrice d'erreurs, selon les domaines, comme le montre le processus de « créolisation » ou de « métissage », termes dont on a une fâcheuse tendance à user comme de synonymes et dont, par ailleurs, depuis une ou deux décennies, on tend à faire un usage immodéré et souvent inopportun. Il y a près de vingt ans, j'ai publié un livre intitulé, non sans intention, *Des îles, des hommes, des langues* (Paris, L'Harmattan, 1992), dont le sous-titre « Essai sur la créolisation linguistique et culturelle », pourtant essentiel, s'est un peu perdu en route ; je tentais d'y voir, dans quelle mesure, ce que nous avons déjà pu découvrir sur la créolisation linguistique (dont les processus sont à peu près connus) est extrapolable ou non, à d'autres domaines culturels. À cet égard, l'édition anglaise de ce livre, réalisée grâce à Salikoko Mufwene, est plus complète, en particulier au plan linguistique sur lequel j'avais été volontairement bref et surtout l'édition anglaise est pourvue d'un titre plus explicite, *Creolisation of language and culture*.
- 2 J'ai parfois repris moi-même cette idée de microcosme, en la précisant et en la nuanciant toutefois beaucoup à la lumière des données historiques, démographiques et sociales, pour éviter les dérives fâcheuses de la « substratomanie », théorie qui, toutefois, soyons justes, a beaucoup moins sévi dans l'océan Indien (oi) que dans la zone américano-caraïbe (zac), où certains auteurs, de plus en plus rares fort heureusement, continuent à voir dans le créole haïtien, leur exemple favori, une « langue africaine à vocabulaire français », du « français coulé dans le moule d'une syntaxe africaine » (Sylvain 1936) ou même « du fon avec un lexique fon, sauf pour la forme sonore »,

comme A. Khim s'est risqué à le définir à l'époque où il se faisait le sectateur de Claire Lefebvre (1993). Pour ces points de vue substratistes, on peut, sur un quart de siècle, aller de Bentolila (1970) à C. Lefebvre (1982, 1998).

Microcosmes insulaires (Mascareignes et Seychelles) et macrocosme (océan Indien)

Origines des populations serviles

- 3 J'ai depuis longtemps tenté de mettre en évidence à la fois les apports démographiques serviles aux archipels esclavagistes de l'océan Indien et les relations qui se sont établies, au cours du XVIII^e siècle, entre les îles en cause. Le plus simple est donc ici de reproduire le tableau que j'ai proposé dans ma thèse soutenue en 1972 (1974 : 1119).
- 4 La période la plus importante pour toute étude de la formation des cultures et surtout des langues créoles est naturellement la phase initiale de ces sociétés. Pour les langues, les choses sont simples dans la mesure où, dans deux des Mascareignes (Réunion et Maurice), on dispose, dès la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, par les archives et des écrits, d'attestations d'énoncés créoles qui prouvent que ces langues ont déjà acquis, dès cette époque, leurs formes quasi définitives (Chaudenson 1974 et surtout 1981).

Apports historiques et linguistiques et relations entre les créoles de l'océan Indien

- 5 Pour l'île Bourbon (qui prendra dans la suite le nom de la Réunion) dont l'importance est essentielle dans la question de la genèse des créoles, puisque le parler en usage à Bourbon avant 1721¹ est la composante initiale majeure du créole mauricien, la période décisive est celle de la Compagnie des Indes (1665-1766), l'île passant à partir de 1767 sous administration royale.

- 6 Sans entrer dans le détail, on peut résumer pour Bourbon les indications essentielles sur la population, servile en particulier (Chaudenson 1974 : 458-461²).

	Blancs	Noirs	Métis ³	Total
1686	82	82	105	269
1704	423	311	–	734
1709	507	387	–	894
1713	633	538	–	1 171
1717	900	1100	–	2 000 ⁴

- 7 Si l'on examine le recensement de 1704 dans son détail, on y trouve, pour les Noirs étrangers (« non créoles ») : 110 Malgaches, 45 Indiens, 36 « cafres », 10 « noirs de Guinée », 6 « noirs de Mozambique », 1 More et 1 Malaque. Le groupe des Malgaches est donc le plus important et surtout le plus homogène ; jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les registres paroissiaux nous donnent même, à l'occasion des baptêmes et des mariages, le lieu de naissance des esclaves malgaches. Il apparaît ainsi que, comme on pouvait s'y attendre, les esclaves étaient originaires de deux régions surtout, celle de Fort-Dauphin et celles d'Antongil et de Foulepointe (cf. Chaudenson 1974 : 461).
- 8 L'augmentation de la population servile est naturellement liée à l'évolution économique, car on n'achète pas des esclaves dont on n'a pas besoin. C'est le développement de la culture du café qui va entraîner la croissance rapide de cette population (4 494 esclaves dès 1735, 22 611 en 1779). Les esclaves indiens, qui étaient relativement nombreux au départ (ce sont surtout des femmes), vont voir leur nombre décroître dans la suite. Dans la période de la Compagnie des Indes, décisive pour les questions de langue qui nous occupent ici, les esclaves d'origine africaine constituent toujours une minorité (de langues diverses) qui s'établit à peu près à 20 % pour les hommes et à 10 % pour les femmes. Le groupe ethnique le plus important était donc, à ce moment de la colonie, celui des Malgaches. Ils formaient en 1708 plus de la moitié des femmes esclaves, cette proportion montant à 75 % en 1735, pour retomber à 42 % en 1765. Les hommes étaient aussi les plus nombreux (61 % en 1735, 42 % en 1765). Cette prépondérance de l'élément servile malgache diminuera dans la suite, la côte orientale de l'Afrique étant alors préférée à Madagascar ; en 1808, le groupe africain était de loin le plus nombreux (41 % d'Africains pour 26 % de Malgaches ; cf. Scherer 1966 : 27). Toutefois, l'influence des esclaves sur la langue locale, quelle que soit leur origine, ne pouvait être que très réduite dans la mesure où le créole était déjà très largement constitué.
- 9 On voit par là, dès l'abord que la métaphore du microcosme doit être abordée avec prudence et en prenant en compte des facteurs démographiques, historiques et sociaux, même s'il est incontestable que la population non européenne des archipels de l'océan Indien est venue de l'Afrique orientale, de Madagascar et de l'Inde, mais dans des conditions et dans des proportions qui ont varié beaucoup selon les lieux et les temps. Il en résulte, et la chose est évidente même pour le voyageur le moins attentif que, globalement, le phénotype moyen de la population est métissé à la Réunion (où le métissage est le plus ancien et le plus profond), indien à Maurice (où, à partir de 1835, les immigrations d'engagés sont quasi exclusivement indiennes) et africain aux

Seychelles où, entre 1815 (abolition de la traite) et 1835 (abolition de l'esclavage dans les colonies de la Couronne britannique) ont eu lieu d'importantes immigrations, provisoires ou définitives, d'Africains saisis par la marine anglaise à bord de navires se livrant à la traite clandestine et libérés dans l'archipel.

Les langues des débuts de la colonisation de Bourbon

- 10 Dans le premier demi-siècle de la colonisation de Bourbon, les Malgaches ont donc joué le rôle essentiel dans l'émergence d'une langue locale qu'on ne distingue pas alors du français et que l'on ne nommera que bien plus tard « créole »⁵. Pour éviter toute confusion avec le créole réunionnais ultérieur, j'ai proposé de nommer cette variété ancienne (avant 1721) le « bourbonnais » (cf. Chaudenson 1981).
- 11 Nous ne disposons naturellement d'aucun document sur la langue parlée par les premiers habitants, blancs et/ou noirs, puisque les seuls témoignages de l'époque, fort nombreux, sont écrits et donc rédigés en français standard de l'époque. On peut néanmoins observer que le *Mémoire* d'Antoine Boucher (1710), fort détaillé et très précis en tous points, ne fait pas la moindre allusion à des particularités (autres que lexicales pour des *realia* locales) du français de la population de Bourbon.
- 12 J'ai étudié ce problème dans tout son détail et à partir de l'ensemble des créoles français, dans une longue section de mon livre de 2003 (p. 146-157 : « Quelle langue parlaient les colons français du XVII^e et du XVIII^e siècle ? »). Il est tout à fait possible, en effet, de faire des hypothèses plausibles en confrontant des structures qu'offrent les créoles français (anciens ou modernes) et les français marginaux d'Amérique⁶ avec ce nous pouvons tirer de la critique textuelle que permettent les documents anciens sur les français « ordinaires », populaires ou régionaux. Les systèmes verbaux, en particulier, où certains ont pu voir des influences africaines évidentes (Bentolila 1970) permettent de mettre en évidence tant le *terminus a quo* français que le schéma évolutif (cf. Chaudenson 2003 : 339-405).
- 13 Si l'apport français ne pose guère de problèmes quand on l'aborde de façon logique et sérieuse, c'est-à-dire sans aucune référence au français standard moderne, en revanche l'identification des langues des esclaves, sans même parler du rôle que ces langues ont pu avoir dans la créolisation, pose, hors de l'océan Indien, des problèmes auxquels cette dernière zone échappe largement et tout particulièrement l'île Bourbon pour laquelle notre information est des plus sûres et des plus étendues, tant sur le plan démographique que linguistique.
- 14 Dans la zone américano-caraiïbe, l'hétérogénéité linguistique des populations serviles introduites d'Afrique a conduit, dès le début de la colonisation, à renoncer à les évangéliser dans leurs langues, ce que l'on avait fait, en Amérique latine, pour les « sauvages de la terre ferme » (c'est-à-dire les Amérindiens)⁷. Tout cela nous est expliqué avec beaucoup de clarté et de précision par les prêtres des Antilles, qui chargés d'évangéliser les Noirs, vont vite abandonner l'idée de le faire dans les langues de leurs nouvelles ouailles. Il n'y a donc pas du tout à Bourbon comme dans les colonies où se sont formés des créoles, comme certains se plaisent à l'imaginer, de « multilinguisme », l'usage de leurs langues premières étant d'ailleurs interdit aux esclaves⁸.

« Nous attendons qu'ils aient appris le français pour les instruire, ce qu'ils font le plus tost qu'ils peuvent pour se faire entendre de leurs maîtres desquels ils dépendent pour toutes les nécessités » (R.P. Pelleprat 1655 : 52).

- 15 L'identification de l'origine ethnique des esclaves et, *a fortiori*, celle des langues qu'ils pouvaient parler est un exercice quasi impossible pour de multiples raisons. Pour ce qui est de l'origine ethnique, on se fonde, en effet, en général, sur les noms de « nations », alors que tous les spécialistes de la traite et de l'esclavage en Afrique s'accordent à dire que souvent ces termes n'ont guère de sens ; je ne citerai sur ce point que quelques lignes de l'un des plus éminents d'entre eux, C. Meillassoux (1998 : 75) :

« Ces termes [les noms de “nations” d'esclaves] ne s'appliquent pas, en réalité, à des ethnies ou à des formations politiques précises, mais à un ensemble confus de populations diverses, celles parmi lesquelles s'approvisionnent les pourvoyeurs d'esclaves, guerriers ou marchands. Ces noms imprécis, mal différenciés, désignent aux yeux des esclavagistes des populations ayant un caractère commun : une rusticité qui confine à la bestialité, l'ignorance, l'infériorité intellectuelle, l'amoralité et la pratique d'actes de sauvagerie (comme le cannibalisme généralement), traits qui les prédisposeraient donc à la capture et à une exploitation semblable à celle que subissent les animaux. »

- 16 Cet aspect est tout à fait capital ; en Afrique du moins, l'idée d'identifier la langue que parlaient les esclaves à celle dont on usait dans le lieu où ils étaient « traités », aussi bien pour être asservis sur place que transportés au-delà des mers, est absurde, car elle est contraire à toutes les réalités de la traite et de l'esclavage africain. Sur ce point, pour être bref, je citerai encore C. Meillassoux (1998 : 68-69) dont les travaux, conduits souvent dans la perspective de l'économie et de l'anthropologie de l'esclavage en Afrique, apportent des lumières aussi décisives qu'incontestables :

« Par la capture et la traite, le captif est engagé dans un processus d'extranéité qui le prépare à son état d'étranger absolu dans la société où il sera livré. L'esclave vient toujours de loin [souligné par moi]. Son extranéité commence avec son exotisme [...] La valeur des captifs augmente avec la distance, obstacle insurmontable à l'évasion. [...] L'esclave n'est jamais un voisin [souligné par moi]. »

- 17 Je n'ajouterai ici qu'une phrase de C. Meillassoux, car on parle souvent des « Bambaras »⁹, en faisant naturellement référence à une langue et à une population actuelles du Mali : « Pour les Soninke du XIX^e siècle, “bambara” est encore pratiquement synonyme d'esclave. » (Meillassoux 1998 : 75). On voit donc l'absence totale de pertinence de toute identification et les risques qu'on court à engager des hypothèses linguistiques en supposant, par exemple, que les esclaves dits alors « bambaras » parlaient la langue que l'on nomme aujourd'hui le bambara, terme que refusent d'ailleurs les locuteurs de cette langue.

- 18 Le réunionnais est donc, à cet égard, un cas unique et d'un intérêt exceptionnel, puisque non seulement on connaît, surtout pour les Malgaches l'origine précise des esclaves amenés Bourbon, mais, en outre et surtout, on dispose d'une description très étendue faite par Flacourt (1658) de la langue parlée dans le Sud-Est de Madagascar (zone d'origine de la plupart de ces esclaves) au milieu du XVII^e siècle. Si un créole français doit donc offrir l'exemple d'un substrat non européen, c'est bien le créole réunionnais. Dans la mesure où cette théorie tenait le haut du pavé lorsque j'ai commencé ma thèse, j'ai donc fait, entre 1965 et 1970, de nombreux séjours à Madagascar qui m'ont conduit à renoncer à un tel point de vue, du seul fait de l'examen des faits linguistiques. En effet, en dehors de l'influence de quelques traits phonétiques, comme le passage des chuintantes aux sifflantes (« ch » français donne « s » en créole

comme « j » aboutit à « z », ce qui témoigne d'une influence malgache que confirme, s'il en est besoin, l'absence de ces mêmes traits dans les créoles de la ZAC) et de l'apport d'une centaine de termes malgaches au créole réunionnais, on ne peut guère mettre d'autres traits créoles au compte d'un « substrat » malgache.

La formation des créoles de l'océan Indien : genèse et substrats

Les langues des « substrats »

- 19 La plupart des auteurs « substratistes » (parfois même « substratoma-niaques ») ignorent à peu près tout des langues non européennes et en particulier africaines dont ils ne cessent pourtant d'invoquer le rôle éminent ; la meilleure preuve en est dans l'allégation fréquente, dans un continent d'une telle diversité linguistique (2 500 langues, dit-on, même si la chose n'a pas grand sens), de « structures africaines » communes, pour le moins étranges comme aimait à le souligner Maurice Houis (1975, 1980).
- 20 Pour l'océan Indien, on pourrait citer des exemples de substratomanie, mais, de toute façon, on restera toujours très en deçà des imaginations d'un Jules Hermann. Ce dernier, dont la pensée a eu, dans l'océan Indien, une fortune stupéfiante, est un notable Réunionnais, par ailleurs fondateur de l'Académie de la Réunion (en 1913) et membre de l'Académie malgache, qui, dans un livre, publié sans doute à compte d'auteur (sans nom d'éditeur par prudence !), *Les révélations du Grand Océan* entreprend même, au-delà du cas réunionnais, de démontrer que le malgache est la « langue primitive » de l'humanité. La partie la plus désopilante de l'ouvrage est celle qu'il consacre aux étymologies « mondiales ». L'auteur s'y échauffe d'abord avec quelques étymologies « générales » : « EUROPE, de Iropy ; dénuement, misère, pauvreté, car cette région du monde était alors envahie alors par les glaciers (p. 192) ; SAHARA de sara, saraka, séparé, détaché, abandonné » [...] SENEGAL, tsena ngaly, marché de noirs » (p. 194). Le malgache, surtout quand on ne le connaît pas, semble une langue particulièrement adaptée à ce genre d'exercice. Toutefois, ce ne sont là que les préludes à une grande partie du livre qui est consacrée aux étymologies françaises et qui n'occupe pas moins de 210 pages (211-421). Tout vaudrait d'être cité, mais, faute d'espace, je ne mentionnerai ici que trois étymologies prises un peu au hasard : « BOURGOGNE de Borghohona [...] Boryghoina : mousseux qu'on boit avec avidité (p. 214). La "race préhistorique" aurait-elle confondu bourgogne et champagne ? "MARSEILLE, Mahasilia signifie qui donne peu ; et Marsily : beaucoup de petites quantités (251 ; comprenne qui pourra !) ; BELGES Belo zay, les vivants, les sauvés » (p. 407 ; voilà qui rachète la malveillance de nos histoires belges). Les délires étymologiques de J. Hermann constituent des limites impossibles à dépasser dans le domaine du lexique, mais le « sottisier » que j'ai ouvert pour la morphosyntaxe des créoles (dans Véronique 1996) pourrait aisément être étendu.
- 21 J'ai moi-même réfuté toutes ces théories substratistes à de multiples reprises ; je me bornerai donc à renvoyer sur ce point aux principaux de mes écrits à ce sujet (Chaudenson 1979, 1981, 1983, 2003). Ces théories substratistes, que risque d'encourager encore l'idée même de microcosme, reposent sur des ignorances et des erreurs aux plans à la fois historique et linguistique, mais aussi, plus discrètement, sur des présupposés idéologiques (elles se rattachent en gros, sans le dire bien entendu, à

des idées « anticolonialistes ». Curieusement, c'est dans la ZAC que se sont développés, pour l'essentiel, ces points de vue (depuis le livre de l'haïtienne S. Sylvain en 1936), alors que, dans la Caraïbe, la grande hétérogénéité linguistique des immigrations serviles et, par voie de conséquence, l'impossibilité de savoir quelles langues parlaient les Africains transportés « aux Isles » sont des facteurs qui auraient dû, au contraire, écarter des points de vue substratistes, tout à fait impossibles à fonder dans de tels contextes historiques et sociaux.

La linguistique allemande au secours du substrat dans les créoles de l'océan Indien

- 22 La créolistique allemande, fort active et sérieuse, s'était à peu près totalement tenue à l'écart des théories substratistes. Elle n'a donc guère contesté, trois décennies durant, ma théorie du « bourbonnais » (Chaudenson 1974, 1981), qui, à partir des données historiques, démographiques et linguistiques, rendait compte des relations entre les langues et cultures créoles de l'oi dont la parenté spécifique est, au demeurant, évidente. Le point de vue substratiste n'y est apparu que très récemment, surtout du côté de Leipzig et Halle dans une offensive éditoriale quasi concertée. Ont été publiés quatre ouvrages qui évoquent la question, du livre d'A. Bollée, *Deux textes religieux de Bourbon et l'histoire du créole réunionnais* (2007) à celui de V. Hookoomsing, R. Ludwig et B. Schnepel, *Multiple Identities in Action* (2009), en passant par ceux de Ph. Baker et G. Fon Sing, *The making of Mauritian Creole* (2007) et de S. Michaelis (éd.) *Roots of Creole Structures Weighting the contribution of substrates and superstrates* (2008)¹⁰. C'est à ces ouvrages que j'ai apporté une réponse dans mon récent ouvrage *La genèse des créoles de l'océan Indien* (2010) dont le titre s'explique dans la mesure où cette question est au cœur de tous les débats. Toutefois, l'ambition de certains de ces auteurs va au-delà de ce débat, comme le souligne, en particulier, le titre *Roots of Creole Structures Weighting the contribution of substrates and superstrates*. La prétention affichée est évidente (prendre la place de la théorie du « bioprogramme » de Bickerton comme le prouve la claire allusion au titre de son fameux livre de 1981 *Roots of Language*). Elle apparaît pourtant dérisoire quand on lit l'ouvrage, manifestement préparé à la hâte, avec certains collaborateurs inconnus, apparemment des chercheurs débutants ou inexpérimentés (j'ai fait une étude détaillée de ce livre – Chaudenson 2010 – et je n'y reviens donc pas). Cette entreprise a été plus ou moins relayée, pour partie, par le colloque tenu à Cologne, durant l'été 2009, en liaison avec l'APICS (où l'on retrouve, comme par hasard, S. Michaelis). Pour être court, et par là nécessairement schématique, on peut dire que cette entreprise est, paradoxalement, à la fois substratiste et typologique ; elle tend à mettre en évidence des identités structurelles entre les langues du macrocosme indiano-océanique (africaines, indiennes et malgache) dont l'existence avait jusqu'à présent échappé aux sciences du langage !
- 23 Le maître à penser de la plupart de ces auteurs est toutefois, plus ou moins directement, Ph. Baker qui, dès 1987, mettait en évidence le problème majeur que posent, dans l'océan Indien, les créoles réunionnais et mauricien qui sont ici seuls en cause puisque les deux autres parlers (le seychellois et le rodriguais) découlent surtout du mauricien mais avec, surtout pour le seychellois, des traits d'origine réunionnaise¹¹.

« Nous ne nions absolument pas qu'il y ait des similarités et même des identités entre le mauricien et le réunionnais. Ces similarités proviennent de diverses causes qui n'ont rien à voir avec une hypothétique transmission du vieux réunionnais

(“bourbonnais”) à Maurice, hypothèse que nous rejetons totalement » (Baker 1987 : 82).

- 24 Il est facile de « rejeter », fût-ce totalement, une hypothèse, encore faut-il être en mesure de la remplacer par une autre. Si comme le soutient Baker, rejoint depuis peu par A. Bollée, le « bourbonnais » n’a pas joué le moindre rôle dans la genèse du mauricien, ces deux parlers, sauf à invoquer un improbable déterminisme géographique et climatique, ne doivent, en aucun cas, présenter plus de similarités entre eux qu’avec n’importe quel autre créole français du monde et l’on doit donner aux « similarités et même aux identités entre le mauricien et le réunionnais » une explication un peu plus sérieuse.
- 25 On peut ramener le problème à une question simple : est-ce que, oui ou non, le bourbonnais a joué un rôle dans les débuts de la genèse du mauricien dans la mesure où ce parler était celui des Bourbonnais qui ont été chargés, en 1722-1723, par la Compagnie des Indes « d’instruire les nouveaux arrivants » à l’Île de France ?

Les Bourbonnais à l’Île de France

- 26 Tout esprit raisonnable va considérer que la précédente question contient déjà les éléments essentiels de la réponse. Deux mots de l’histoire du début du peuplement de l’Île de France (aujourd’hui Ile Maurice).
- 27 J’ai publié un premier article sur le sujet il y a plus de trente ans (1979). Cette étude était surtout historique, révélant et soulignant un fait capital : l’envoi, par la Compagnie des Indes, d’un contingent d’une cinquantaine de Bourbonnais, blancs et esclaves, qui séjournent à l’Île de France près d’une année durant (1722-1723). Le fait était peu connu, car les études de ce genre en étaient alors à leur tout début ; pour s’apercevoir de ce fait, il suffisait pourtant de lire les lettres de la Compagnie des Indes. Cette correspondance, éditée par A. Loughon, le dit en effet très clairement (Lettre de la Compagnie à M. de Beauvollier du 31 mai 1721, cité dans Chaudenson, 1979 : 48-49) :
- « Ils [les colons et les esclaves venus de Bourbon] doivent instruire les nouveaux colons [souligné par moi] dans la culture des caffés et autres productions pour prendre les saisons convenables pour semer et planter, vu que la situation des deux îles est presque la même »¹².
- 28 Faute de parvenir à décider des habitants de Bourbon à passer à l’Île de France, la Compagnie se résigne alors à louer leurs services (à grands frais, se plaint-elle). En 1722, durant leur séjour de près d’un an à l’Île de France, les Bourbonnais, payés et envoyés par la Compagnie des Indes « pour instruire » les nouveaux arrivants, ont évidemment usé, dans cette fonction, de leur parler bourbonnais. Par là même, ils ont « laissé » à l’Île de France des éléments linguistiques tout à fait originaux et spécifiques (items lexicaux surtout, mais aussi grammaticaux) comme « *bane* » (marque de pluralité qu’on ne trouve dans aucun autre créole français) et « *zot* » (pronom personnel pl. 2 et 3 et adjectif possessif pl. 2 et 3) pour lequel on peut faire la même remarque, essentielle ici.
- 29 Début avril 1723, il y a, dans la nouvelle colonie, 258 personnes, dont 46 Bourbonnais. Si l’on met à part les soldats (83 en tout, dont 67 Suisses) dont on se plaint sur place qu’ils ne prennent guère part aux travaux des autres, le reste de la population, celle que les Bourbonnais doivent « instruire » et qui est sur le terrain, en interaction permanente

avec eux, comprend alors 175 personnes, les Bourbonnais formant près de 27 % de ce total.

30 Trois points sont donc capitaux :

- dans la première année d'occupation, de l'Île de France (1721-1723), les « coopérants »¹³ bourbonnais (Blancs et Noirs) forment 25 % de la population active dans le secteur vital de la production agricole qu'il faut mettre en place de toute urgence et qui est la seule finalité de leur séjour ; indispensable à la survie de la colonie ;
- les Blancs et les esclaves bourbonnais (ces derniers formant un tiers de la population servile) encadrent, instruisent et dirigent les autres ; ce qui me paraît impliquer inévitablement qu'ils leur parlent et leur transmettent « en bourbonnais » tous leurs savoirs, leur indiquant ainsi, en particulier, les noms bourbonnais des éléments de l'environnement ;
- leur expérience et leurs fonctions d'instructeurs leur confèrent, de toute évidence, une incontestable supériorité sociale et, par là, une fonction de modèle social et surtout linguistique.

31 Donc se posent deux questions pour lesquelles on est en droit d'exiger une réponse simple et claire, par « oui » ou « non » et sans échappatoire ni faux-fuyant, de la part de ceux qui contestent l'hypothèse selon laquelle le « bourbonnais » est une composante majeure dans la genèse du mauricien :

- le « bourbonnais » (idiome en usage dans l'île voisine avant 1721) est-il la langue, dans laquelle, près d'une année durant, les Bourbonnais ont accompli leur mission d'instruction des nouveaux venus dans la colonie ?
- est-il possible que ce parler « bourbonnais », langue dont ces Bourbonnais usaient inévitablement pour « instruire » les nouveaux arrivants, n'ait laissé aucune trace dans le parler local qui commence alors à se constituer ?

Une preuve incontestable : les termes créoles d'origine malgache

32 On peut s'attendre à ce que le malgache, la principale des langues serviles parlées par les esclaves amenés aux Mascareignes, ait laissé quelques traces lexicales dans les deux créoles réunionnais et mauricien. Même si nombre de traits structurels très spécifiques et que ne présente aucun créole français de la ZAC sont communs à ces deux créoles, on ne peut soutenir sérieusement que, par le plus grand des hasards, les mêmes mots aient été empruntés au malgache dans les deux îles, à un demi-siècle et trois cents kilomètres d'océan de distance. C'est pourtant ce que prétendent Baker et ses épigones, les génèses de ces deux créoles étant, à les entendre, sans le moindre rapport.

33 J'ai fait (Chaudenson 2010 : 120-138) une étude minutieuse et, sauf erreur de ma part, exhaustive de tous les emprunts des deux créoles au malgache, en prenant comme point de départ le relevé des apports lexicaux malgaches au réunionnais que j'avais étudié dans ma thèse (1974 : 466-535) ; j'ai complété ce travail initial par un dépouillement du dictionnaire du créole mauricien de Baker et Hookoomsing (1987). L'hypothèse logique est que si ces mots étaient déjà en usage en bourbonnais (et pour nombre d'entre eux, on en a même la preuve par des attestations antérieures à 1721), c'est par cette voie d'apport et non par un mystérieux emprunt direct (par quelle voie ?) qu'ils se retrouvent en créole mauricien.

34 Sur les 95 mots réunionnais d'origine malgache, ma dernière étude, renouvelée en particulier par la prise en compte de données mauriciennes anciennes pour des lexèmes qui ont parfois disparu aujourd'hui, conduit à recenser 75 termes d'origine

malgache communs aux deux créoles, réunionnais et mauricien, soit 80 % des lexèmes de cette origine. On est passé de 45 mots recensés en 1983 à 75, surtout en prenant en compte, pour le mauricien, des données qui pour la plupart viennent (ô ironie !) de Baker lui-même (1987) et qu'il ne saurait donc contester. Que de coïncidences !

- 35 À qui fera-t-on croire que, dans le cours de deux genèses totalement séparées, ces deux créoles, par hasard et pour 80 % des emprunts faits au malgache, retenu de cette langue les mêmes mots ? On a pu constater (je n'ai même pas fait le décompte précis, tant la chose est entendue à mes yeux) que beaucoup de ces termes, en dépit du peu d'étendue de nos documents anciens, sont attestés à Bourbon avant 1721, ce qui tient sans doute à leur importance dans la vie des îles à cette époque et conforte encore, s'il en est besoin, mon hypothèse. La chose est aussi dans la logique historique, puisque la tâche explicitement assignée par la Compagnie des Indes aux « coopérants » venus de Bourbon, était d'instruire dans les choses du pays les nouveaux arrivants.
- 36 Si je ne craignais pas d'allonger ce point pour une cause assurément déjà entendue, je reprendrai ici une analyse que j'ai faite, il y a près de vingt ans, dans le livre d'hommages préparé par F. Byrne et T. Huebner pour mon ami Derek Bickerton. Dans cet ouvrage, *Development and Structures of Creole Languages*, j'ai rédigé un article intitulé "From Botany to Creolistics: The Contribution of the Lexicon on the Flora to the Debate on Indian Ocean Creole Genesis" (1991 : 91-100). Sans avoir cherché à être exhaustif, j'y mentionne (p. 96-97), vingt-trois noms d'arbres endémiques qui ont le même nom, quasiment toujours immotivé, dans les deux créoles, réunionnais et mauricien. Sans reprendre toute la liste, on peut en citer quelques-uns à titre d'exemple : *bwa bouson*, *boi zwazo*, *bwa kasan*, *bwa mège*, *bwa sandel*, etc. Le « *bwa kasan* » n'est pas plus « cassant » que les autres, le « *bwa mège* » pas plus « maigre » et le « *bwa sandel* » ne rappelle en rien une « chandelle » ! On peut d'autant moins prétendre qu'il s'agit de « coïncidences » (comme toujours) que nombre de ces termes sont attestés à Bourbon avant 1721, ce qui prouve que les Bourbonnais venus à l'Île de France en 1722 en usaient déjà.
- 37 Je maintiens donc que la « proto-forme » du créole réunionnais, le « bourbonnais » (que j'ai ainsi nommé pour éviter de le qualifier de « créole » et pour désigner, par là, sans préciser davantage, l'idiome en usage à Bourbon avant 1721) est une composante majeure (pour ne pas dire LA composante majeure) du mauricien, comme le démontrent à la fois les données historiques et linguistiques, même si, bien entendu, comme toutes les langues, le créole de Maurice a eu, de 1722 à nos jours, sa propre dynamique d'évolution. On doit donc pour nuancer l'idée même du « microcosme », dans ses rapports avec la créolisation, considérer que les apports linguistiques d'une langue (ici le malgache) ont pu, dans des conditions historiques particulières, être « médiatisés » dans un autre idiome ce qui renforce la pertinence de la notion de « génération »¹⁴ de créole que j'ai proposée (Chaudenson 1981, mais surtout 2003 : 82-86), mais que conteste Bollée sur la base du rejet global de mon hypothèse du bourbonnais. De mon point de vue, le réunionnais est donc un créole de première génération (même si la première installation des Français dans la zone de l'océan Indien est à Fort-Dauphin), le mauricien un parler de deuxième génération, le seychellois et le rodriguais étant de troisième génération.
- 38 Concluons ce chapitre sur une palinodie de Baker, une de plus, la plus importante de toutes sans doute, mais que ne semblent ne pas connaître, à moins qu'ils préfèrent l'ignorer, ses épigones et surtout A. Bollée, puisque le texte que je vais citer ne figure pas dans les références de son ouvrage de 2007. En effet, Ph. Baker, dans un texte

de 1987 que j'ai déjà cité, n'ait tout rapport entre le bourbonnais et le mauricien. Or, en cette même année 1987, paraissait un article de lui dont le seul intérêt est une conclusion tout à fait inattendue. On y trouve en effet un schéma final hors texte où l'on relève, non sans stupeur, entre le réunionnais et le mauricien, « une ligne pointillée qui représente une influence légère plutôt d'ordre lexical » (Baker 1987 : 75).

- 39 Tiens ! Tiens ! Baker reconnaît enfin, mais le plus discrètement possible, une influence du réunionnais sur le mauricien ! Voilà qui est nouveau et même inouï ! En dépit de la manifeste impropriété des termes (un rapport n'est pas nécessairement une influence !) et de leur flou (« légère », « plutôt »), voilà un texte de Baker qui apporte de l'eau à mon moulin, même si l'influence du bourbonnais dans la genèse du mauricien n'est, à mes yeux, ni « légère » ni uniquement « lexicale » comme le prouvent des items grammaticaux majeurs comme « *bane* » et « *zot* » !

Retour au microcosme et au substrat : les substrats indien (Maurice) et africain (Seychelles)

- 40 Je me limiterai à la question du substrat dans deux articles récents concernant l'océan Indien parus dans *Roots of Creole Structures Weighting the contribution of substrates and superstrates*, édité par S. Michaelis, l'un porte sur le substrat bojpouri (donc indien) en mauricien, l'autre sur le substrat bantou (donc africain) en seychellois ; la chose ne laisse pas d'étonner vu la proximité des deux idiomes qui seraient de substrats si différents, à l'insu de tous ceux qui les ont jusqu'à présent étudiés¹⁵.

Rappel de quelques vérités générales sur l'usage du mot « substrat » dans les sciences du langage

- 41 J'ai déjà brièvement évoqué ce point, mais il est nécessaire de le préciser dans la mesure où, sans qu'il soit nécessaire d'user d'un tel terme, les problèmes des créolisations linguistique et culturelle sont fort différents. J'ai même consacré un livre à cette question (Chaudenson 1992, et 2001 pour une version anglaise de ce livre revue et augmentée).
- 42 Je voudrais donc ouvrir la dernière partie de ce texte par quelques remarques sur le terme « substrat » dont on aura sans doute remarqué que je répugne à l'employer, même encadré de précautionneux guillemets. À cela plusieurs raisons.
- 43 La première est que la tradition de la romanistique me paraît bonne à conserver, car elle met à la disposition du linguiste trois termes précis : *substrat*, *superstrat* et *adstrat*. Ils caractérisent une influence et/ou un apport interlinguistique qui peuvent agir, en quelque sorte, selon trois modes : « par dessous » pour le substrat (le substrat gaulois après la conquête romaine), le superstrat « par-dessus » (le « superstrat » franc) et l'adstrat « par le côté » (dans les zones de contact latéral). Ces caractérisations sont certes un peu schématiques, mais elles ont le mérite de la clarté et de la précision.
- 44 Les études créoles ont introduit une certaine confusion dans tout cela par des usages abusifs ou ambigus de certains de ces mots. M. Goodman a très opportunément naguère tenté (mais en vain) de clarifier les choses (dans Mufwene 1993)¹⁶.
- 45 En fait, pour la terminologie française et indépendamment des brouillages idéologiques volontaires, les confusions sont venues, me semble-t-il, de la didactique des langues. En

effet, celle-ci utilise le terme de « substrat » pour qualifier l'ensemble des habitudes linguistiques acquises dans leur langue première par des apprenants d'une langue étrangère et qui tendent à se maintenir dans l'apprentissage d'une langue autre. Cet emploi est purement technique. Il fait référence à l'histoire linguistique d'un locuteur et non à la genèse d'une langue¹⁷. En revanche, dans l'emploi qui a été fait par certains créolistes et pour le cas de l'haïtien par exemple qui est celui où cette démarche a été poussée le plus loin, le « substrat » est le fongbe (ou fon) et le « superstrat » le français, cette dernière langue étant qualifiée par certains de « lexificatrice » (en anglais *lexifier*), voire de « relexificatrice ».

- 46 On voit toute la différence entre les définitions objectives de la romanistique et de tels usages. Ces derniers, non seulement impliquent, *a priori*, une hypothèse linguistique sur la créolisation (les créoles seraient des langues « mixtes »), dont la forme extrême est la relexification, mais induisent des représentations idéologiques¹⁸ : le « fonds » de la langue serait non européen, le français n'étant qu'un vernis lexical superficiel.
- 47 Le problème est que les tenants de telles hypothèses sont incapables de les fonder, tant au plan historique que linguistique. Il est d'ailleurs assez significatif de voir qu'un grand nombre de ceux et de celles qui ont, un moment, adopté ces points de vue, les ont aujourd'hui abandonnés¹⁹.
- 48 Tout cela est, en effet, largement infondé. Au plan historique d'abord, car s'il y a dans ces îles un substrat, seul le français peut jouer ce rôle, puisque les esclaves arrivent nécessairement APRÈS les Français pour de simples raisons économiques (on n'achète pas des esclaves avant d'en avoir besoin, donc on ne le fait qu'au début du développement économique de la colonie) ; on ne saurait donc, sans attenter à la vérité historique la plus évidente, qualifier le français de « superstrat ».
- 49 Au plan linguistique ensuite, sauf à apporter un commencement de preuve de l'hypothèse de la relexification, ce qui est très loin d'être le cas, puisque certains partisans de telles théories n'hésitent pas à manipuler, voire à falsifier, les données avancées (Chaudenson 1996).
- 50 Je voudrais rappeler ici la mémoire d'un africaniste éminent qui a été, avec G. Manessy, l'un des premiers spécialistes des langues africaines à participer aux colloques d'études créoles. Il s'agit de Maurice Houis avec lequel j'ai eu des relations très amicales et de nombreuses discussions sur ce sujet, dès les années 1970. Il a été sans doute le premier spécialiste français de linguistique africaine à prendre une position nette sur le problème du substrat africain dans les créoles.
- 51 Il l'a fait dans la revue dont il s'occupait, *Afrique et langage*, en rendant compte, par un article intitulé « Langues africaines et créoles : interférence et économie » (2^e semestre 1975), du livre édité par D. Hymes, *Pidginization and Creolization* (1971), où, selon les mots mêmes de M. Houis, « il est question à plusieurs reprises des langues africaines et d'un substrat africain » (1975 : 5). Je ne citerai qu'un passage de cet article qui me paraît résumer avec netteté la position de M. Houis (1975 : 6) :

« Tout d'abord, les langues africaines auraient contribué "considérablement" au développement des créoles. Si ceci est exact, on devrait pouvoir détecter aisément les influences africaines ; or là surgit un doute, car aucun travail en ce sens n'est scientifiquement concluant. Tout ceci a l'air d'une affirmation traditionnelle. De plus il faut se demander à quel niveau s'exerce l'impact des langues africaines : phonologie, lexique, grammaire, sémantique ? Jusqu'ici il est évident que le lexique, dans une très grande proportion, est européen. Quant aux autres niveaux, on ne pourrait valablement proposer des réponses que si l'on disposait d'un travail

d'ensemble sur les langues africaines et cela dans une perspective typologique. Or les seuls travaux généraux se situent dans la perspective du comparatisme génétique. La recherche des interférences des langues africaines dans les créoles se déroule, par nécessité, selon une sorte de "pêche à la ligne", en accordant un privilège traditionnel et sentimental aux langues kwa du Golfe du Bénin. Ce dernier point s'explique par le fait que des éléments culturels attestés dans les langues de ces régions se sont conservés dans certains créoles. Le fait est-il absolument exclusif ? Quoi qu'il en soit, il ne suffit pas à justifier l'existence d'affinités plus serrées entre les créoles et les langues du Dahomey ou du Nigéria. »

- 52 Un peu plus loin, à propos d'une formule de Le Page sur le fait que la structure phonologique du créole jamaïcain refléterait le « processus de traduction par des oreilles ouest-africaines », M. Houis fait part de son « étonnement » qui vient de ce qu'il se demande « comment on peut déterminer ce qu'est "une oreille ouest-africaine" ». Au sujet de la diversité linguistique de l'Afrique, il ajoute aussitôt que les « analogies du fon et du kikongo ou du serer sont comparables à celles du français et du polonais » (*Ibidem* : 8).
- 53 Puisque j'en suis à évoquer mes discussions (fréquentes) sur ce thème avec des amis africanistes que je ne manquais jamais d'attirer sur ces sujets, je me souviens aussi d'une conversation avec David Dalby, au cours de laquelle ce dernier, qui pourtant avait été, un moment, un partisan des hypothèses substratistes (il a dirigé, en son temps, la thèse de Ph. Baker, me semble-t-il), comparait les traces des langues africaines (dont il est l'un des meilleurs spécialistes), qu'on croit percevoir dans les créoles, à « des feux follets ». Je me souviens d'autant mieux de cette conversation et de cette image que D. Dalby, quoique parfaitement francophone, ne parvenait pas à trouver le mot français « feu follet » et que je ne connaissais pas moi-même l'équivalent français du terme anglais qu'il me citait.
- 54 De la même façon, je me suis réjoui de voir G. Manessy modifier sa position sur ces questions. Après avoir postulé, avec la science, la compétence et la prudence que nous lui connaissions tous, une base « sémantaxique » africaine dans certains créoles français, il a intitulé l'importante communication qu'il a faite en 1996, au 8^e colloque international des études créoles à Pointe-à-Pitre, « Réflexions sur les contraintes anthropologiques de la créolisation. De l'improbabilité du métissage linguistique dans les créoles atlantiques exogènes ». Des années plus tard et après bien des débats avec notre ami commun, Maurice Houis, il rapprochait par là sa position des nôtres. Comment pourrais-je en la circonstance ne pas être heureux de voir mon point de vue soutenu par quelques-uns des plus grands africanistes de notre époque, alors que, bien entendu, les plus farouches partisans de l'influence déterminante du substrat africain se recrutent toujours parmi des gens qui ne connaissent rien aux langues de l'Afrique ?
- 55 Au terme de ce développement, le lecteur doit être tenté de conclure que je suis un ennemi acharné du « substrat ». Nullement et on le verra dans la suite (Chaudenson 2007). Une fois faites les réserves terminologiques présentées ci-dessus, je suis, disons-le, hostile AU « substrat » (en particulier africain, surtout quand il s'agit de créoles où il n'a pu, en aucun cas, avoir de rôle), mais non aux « substrats ». Je le suis d'autant plus résolument que l'on accole au mot « substrat » (au singulier) l'adjectif « africain », comme le font certains illustres linguistes. On verra même que la comparaison est l'un des principaux moyens, sinon le seul, d'éclairer cette question des substrats.
- 56 Je me suis souvent étonné du fait que des auteurs comme C. Lefebvre ou M. Parkvall, qui découvrent, au détour de toute phrase créole, le substrat africain, ne songent pas

un instant à aller voir si, d'aventure, ces structures, si typiquement et si incontestablement ouest-africaines (fongbe ou autres) à leurs yeux, ne se trouvent pas également dans les créoles de l'OI où un tel substrat ne saurait être raisonnablement invoqué. J'ai maintes fois marqué ce même étonnement, en l'illustrant par de multiples faits. À écrire ces lignes, je comprends soudain que ce que je prends pour de l'aveuglement est, en fait, une sournoise, mais efficace stratégie de survie, car, dans la plupart des cas, de telles comparaisons condamnent sans appel leurs hypothèses.

57 Si des traits communs aux créoles français ne peuvent, en aucun cas, être portés au crédit d'un substrat africain ni même d'un quelconque substrat commun mythique (« *lingua franca* » par exemple), en revanche, la présence de faits différents dans les deux zones est une indication en faveur de l'influence d'un substrat, dans la mesure, bien entendu, où ces traits ne peuvent être mis au compte, ni du *terminus a quo* français, ni des stratégies de son appropriation. J'ajoute, mais je l'ai déjà dit et longuement montré dans mes livres de 1992 et 2001, que, si l'on cherche les traces des cultures non européennes là où elles ne sont pas dans la plupart des cas (dans les langues), on ne les voit pas, en revanche, là où elles se trouvent et où l'on n'a même pas l'idée de les chercher, en particulier dans ce qu'Edward T. Hall a nommé *the silent language* (Chaudenson 2003 : 164-167).

58 Il est donc clair et je n'y reviendrai pas :

- qu'on ne saurait parler que de « substrats » (inévitavelmente au pluriel, cf. Chaudenson 2007)) et, si l'on veut absolument user du terme, au sens des didacticiens plutôt qu'à celui de la linguistique classique. La référence de S. Michaelis au « gaulois » (pour le français) est donc tout à fait inappropriée (2008 : xvi) dans le cas des créoles qui sont pour la plupart « exogènes » ;
- que le terme de « superstrat »²⁰ est encore plus inadéquat dans le cas des créoles puisque le français ne peut être ainsi qualifié, du simple fait historique que les Européens sont, partout et inévitablement, arrivés bien AVANT les esclaves et ont été plus nombreux que ces derniers pendant un demi-siècle au moins. Les langues européennes ne se sont donc nullement « superposées » à des idiomes antérieurs (ce que donne à penser le mot « superstrat ») ; elles ont été les premières à être utilisées dans les colonies comme nous le montrent aussi bien les approches sociohistoriques que les multiples témoignages anciens dont nous disposons²¹ ;
- que les termes de « langue lexificatrice » ou *lexifier* sont également à récuser ; sur ce point, je renvoie à Salikoko Mufwene pour éviter de faire référence, une fois de plus, à mes propres travaux. Les créoles se sont formés dans des processus historiques, complexes et spécifiques (cf. Chaudenson 1992, 1995, 2000, 2003) dans lesquels, au départ surtout, l'apprentissage informel de variétés orales, anciennes et régionales de ces langues européennes a joué un rôle majeur.

Le « prétendu » substrat bojpouri en créole mauricien

59 J'examine ici l'article « Encoding path in Mauritian Creole and Bhojpuri. Problems of language contacts », de S. Kriegel, R. Ludwig et F. Henry (dans : S. Michaelis 2008 : 169-196). L'ordre non alphabétique des auteurs donne à penser que Fabiola Henry, doctorante mauricienne à Paris VII, n'a joué ici que le rôle de témoin²², les deux auteurs principaux n'étant pas, à ma connaissance du moins, des spécialistes du mauricien, ce dont témoignent les erreurs contenues dans cet article.

60 Je crois être allé pour la première fois à Maurice en 1965 et, depuis, j'y suis allé de très nombreuses reprises, en y faisant des séjours qui allaient de quelques jours à un mois. Dans la préparation de ma thèse (entre 1965 et 1972), j'y ai fait des enquêtes dont quelques éléments figurent dans ce travail, mais qui, pour l'essentiel, demeurent inédites. Il est totalement absurde de prétendre qu'un tiers de la population mauricienne est bojpourophone, même si certains textes ou documents, soit par ignorance, soit plutôt dans des visées politiques, donnent cette indication. Une telle affirmation est si ridicule que je ne prendrai même pas la peine de la discuter²³ ; dans cet article, maintenir des incertitudes autour du pourcentage de locuteurs du bojpouri ne vise, à l'évidence, qu'à donner une assise à des hypothèses linguistiques dont on verra plus loin ce qu'elles valent.

61 Le « substrat » bojpouri se marquerait en créole mauricien essentiellement dans deux traits (je laisse de côté le reste qui est encore moins fondé) :

- la distinction, pour les pronoms personnels de deuxième personne du singulier, entre « to » (familier) et « ou » (formel) ; ce point n'est pas sans rappeler celle qu'on trouve en français entre « tu » et « vous ». Cette hypothèse de substrat bojpouri est ruinée d'emblée par la simple observation que le créole réunionnais offre la même distinction (avec des valeurs légèrement différentes), la structure réunionnaise étant proche de ce qu'on trouve en seychellois ce que peut expliquer le peuplement de cet archipel. En tout cas, le substrat bojpouri ne saurait être invoqué pour ces deux créoles. Cette structure est, en outre, attestée en mauricien AVANT 1835, donc avant l'arrivée massive à Maurice d'immigrants indiens. Les auteurs ignorent donc non seulement les autres créoles de la zone, mais aussi les textes mauriciens anciens comme l'histoire même de ce territoire ;
- l'emploi de « *depi* » qui d'ailleurs n'est pas du tout, dans le parler courant, celui que ces auteurs indiquent. Ils mentionnent en effet comme forme de base « *mo papa sort depi Sesel* » (= mon père vient des Seychelles) alors qu'à Maurice, comme dans tous les autres créoles de l'OI (j'ai vérifié auprès de linguistes spécialistes comme de locuteurs natifs), on dit bien plutôt « *mo (n) papa sort Sesel* ». L'emploi de « *depi* » au sens de « jusqu'à » où ils voient un trait bojpouri serait plus probant si Baissac (né en 1831, donc parlant un créole antérieur à tout substrat bojpouri) ne le signalait pas le fait comme déjà archaïque en mauricien (1880 : 78)²⁴.

62 Il est clair que pour évaluer, de façon sérieuse, l'influence éventuelle de l'« adstrat » bojpouri (car c'est bien d'un « adstrat » qu'il s'agit), nous disposons de plusieurs outils des plus précieux qui ne sont utilisés dans cet article et ne semblent pas même connus des auteurs :

- tout d'abord, la comparaison avec les autres parlers de la zone qui sont génétiquement et structurellement apparentés au mauricien²⁵. La comparaison avec le rodriguais s'impose au premier chef, mais là encore, les ouvrages pertinents semblent inconnus des auteurs de ce texte (en particulier Chaudenson et coll. 1992, tome 3).
- une prise en compte sérieuse et exhaustive des données anciennes sur le créole mauricien, en particulier, bien entendu, tous les textes antérieurs à 1835 (début de l'immigration indienne en cause). Ils ont été publiés par Chaudenson (1981), mais, là encore, cet ouvrage ne figure pas dans les références. Baissac (1880) est naturellement très important aussi, puisque cet auteur est né en 1831 et qu'il a donc acquis son créole AVANT que quelque influence du bojpouri ait pu s'y exercer. Cet auteur est certes cité, mais on peut démontrer qu'il n'a pas été lu, de façon attentive en tout cas, car son témoignage va à l'inverse de la thèse à l'appui de laquelle on l'invoque, comme on l'a vu ci-dessus pour *depi*.

- 63 Pour apprécier le rôle éventuel du bojpouri, les textes créoles antérieurs à 1840 sont naturellement essentiels. J'ai publié (1981 : 115-120) la « Proclamation à la population esclave de l'île Maurice », faite, en créole, le 17 janvier 1835. Il aurait été sage de citer et d'examiner un tel document, ce dont les auteurs se sont abstenus sans doute faute de connaître l'ouvrage en cause, du moins on l'espère.
- 64 Pour ne pas allonger démesurément ce texte déjà long, je me bornerai à examiner, au plan plus proprement linguistique, quatre points donnés comme significatifs par les auteurs quant à l'influence du bojpouri sur le créole mauricien.

L'apport lexical bojpouri au créole

"It has been shown that Bhojpuri has, for its part, left several lexical traces on Creole. Baker and Ramnah (1985: 226) cite a figure of more than 300 words of Indo-Aryan origin in Mauritian Creole, of which the majority are probably from Bhojpuri (Kriegel & Ludwig & Fabiola forthcoming)²⁶" (2008: 175).

- 65 Il est évidemment impossible de discuter sur des données si générales et sans savoir quels sont ces 300 termes annoncés. Ce qui est faux et même absurde, en tout cas et de façon absolument certaine, est que « la majorité » des termes d'origine indienne qu'on trouve dans le créole mauricien y serait arrivés *via* le bojpouri²⁷. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir ma thèse (1974 : 535-590) ou, pour le mauricien, de façon plus spécifique, le mémoire de maîtrise de Norbert Benoît rédigé sous ma direction (il est hélas tout aussi inconnu de nos auteurs) qui porte précisément sur les apports indiens au créole mauricien, ou encore, mais l'un n'empêche pas l'autre, de faire une simple comparaison avec le créole de Rodrigues, île où il n'y a jamais eu de bojpourophones.
- 66 Je ne veux pas m'attarder sur ce point, évident pour quiconque a jamais examiné cette question. Dans tous les créoles de l'océan Indien (laissons les Seychelles de côté pour le moment), il y a clairement deux types différents d'apports lexicaux indiens.
- 67 Le premier est formé de termes anciens, dont certains ont sans doute été déjà en usage en « bourbonnais » (parler de l'île Bourbon avant 1721, donc avant la migration de Bourbon vers l'île de France en 1721-1722, des Blancs et des Noirs dont la Compagnie des Indes loue les services pour « instruire » les nouveaux arrivants). Ce cas est celui de mots comme *arak*, *brinzel* ou *goni* attestés à Bourbon dès le tout début du XVIII^e siècle (cf. Chaudenson 1974). Ces termes ont souvent deux caractères majeurs qu'on peut déjà pressentir. D'une part, ils proviennent de langues indiennes diverses, certains d'entre eux ayant même « transité » par l'indo-portugais (*id.*, 536-582). Quelques autres exemples, pris, au hasard, dans les premiers mots traités dans la première section du chapitre de ma thèse consacré à ce type d'apports (*id.*, 539-582) peuvent illustrer ce cas : (l) *argamas*, (z) *asar*, *badamyé*, *bazar*, *bengali*, *bilinbi*, *bob*, *bred*, etc. Ils appartiennent tous, et pour cause, au lexique créole le plus courant et le plus quotidien.
- 68 Le second type d'apports indiens est tout différent, en particulier sur ces deux derniers points. Ces apports sont plus récents et, dans tous les cas, postérieurs à 1835, date du début des grandes immigrations d'engagés indiens. Les immigrations, en effet, ne sont pas les mêmes dans les deux îles (à la Réunion, les immigrants sont des Tamouls et là il n'est pas question du bojpouri). Les termes sont donc différents dans les deux îles. Dans ma thèse et donc pour le réunionnais, l'immense majorité des termes étudiés (1974 : 582-590) est logiquement d'origine tamoule (avec quelques mots venus du gujrati, langue des Musulmans) ; ils ne sont pas en usage à Maurice où les apports lexicaux

indiens récents sont pour l'essentiel venus, d'une façon ou d'une autre, de l'hindi²⁸. On peut aussi observer, ce qui confirme ce point de vue, que si ces termes sont spécifiques du mauricien, le plus souvent, ils n'existent pas non plus en rodriguais²⁹.

- 69 Porter au compte du bojpouri la « majorité » des termes d'origine indienne du créole mauricien est donc non seulement faux, mais surtout témoigne d'une totale méconnaissance des réalités historiques de Maurice comme de l'océan Indien.

Le cas de « ar » (= avec)

- 70 C'est là un des *topoi* favoris de cette mouvance qui a un peu trop tendance à réécrire perpétuellement les mêmes articles sur les mêmes sujets, ce qui ne les rend naturellement pas plus convaincants ! L'idée est simple et elle s'insère dans une stratégie substratomaniaque plus vaste qui nécessite une brève explication.
- 71 Le théoricien est Ph. Baker, dont le souci majeur est de contester, dans tous les créoles, le rôle et la place du français, au profit de substrats, dont l'identification est peu importante à ses yeux et, par là même, aisément variable. Il a ainsi, tour à tour, « fait » dans l'Afrique de l'Ouest (le « yolof », car quelques vaisseaux négriers, vers 1730, sont venus aux Mascareignes depuis Gorée – où Baker s'imagine qu'on parlait wolof au XVIII^e siècle !), puis dans l'Afrique de l'Est (sa brève période de « sémantaxe bantoue » avec C. Corne qui, lui, comme sur d'autres points, a eu le bon sens et l'honnêteté de reconnaître ses erreurs). Il n'y a donc pas de raisons que le bojpouri n'ait pas, à son tour et lui aussi, son rôle, ce qui est tout de même, quoique faux, un peu plus raisonnable.
- 72 Ph. Baker a donc découvert cette influence évidente, mais en 1996 seulement, car, peu auparavant, dans Baker et Hookoomsing (1987), l'article « ar » ne fait aucune allusion à une étymologie bojpouri ! La version Baker 1996 sera suivie par S. Kriegel et S. Michaelis (2007 : 123). Dans ce dernier article, ces auteurs découvrent un vaste ensemble typologique qu'elles nomment les *WITH-languages*. Ce type de langues est en effet formé des idiomes dans lesquels on peut, en gros, utiliser « avec » pour coordonner deux noms. On y trouve, selon elles, le seychellois, l'haïtien et la majorité des « créoles atlantiques » (2007 : 123).
- 73 Je ne veux pas reprendre ici une démonstration que j'ai déjà conduite ailleurs, en particulier pour réfuter le point de vue de Parkvall qui, lui, voit là une influence substratique des langues Niger-Congo tout aussi « évidente » que celle des langues bantoues de l'Est africain pour nos auteurs ; le point de vue de Parkvall plaît néanmoins à nos deux auteurs (2007 : 123)³⁰. Le rapprochement avec les parlers de l'OI (que Parkvall ne fait naturellement pas), et pour cause, suffit pourtant à la réfutation de ce point de vue (cf. Chaudenson 2003 : 329-330), sauf à voir là un universel, ce qui, au plan sémantique, n'est d'ailleurs pas impossible vu le sémantisme.
- 74 Je ne rappellerai ici, très vite, que quelques points majeurs à mes yeux, mais non aux leurs.
- 75 Il faut ajouter à la liste des *WITH-languages* qu'elles établissent, sans chercher plus loin, même si le substrat bojpouri y est peu vraisemblable, le créole réunionnais (qui coordonne deux noms à l'aide de *ansanm*³¹ ou de *ek* ; cf. A. Armand par exemple), le créole louisianais et surtout... le français lui-même (ce qui explique d'ailleurs, pour partie, les faits présentés par les créoles français !).

- 76 Il serait évidemment très fâcheux pour l'hypothèse, selon laquelle la forme *ar* serait due à l'influence de l'adstrat bojpouri, que cet *ar* en cet emploi soit attesté à une époque où l'influence du bojpouri ne saurait encore être invoquée (donc avant 1835, en admettant que le premier souci des locuteurs du bojpouri débarquant à Maurice ait été, toutes affaires cessantes, d'introduire et surtout d'imposer leur *ar* dans le créole local). Je suis d'autant mieux placé pour savoir que cet *ar/are* est attesté avant 1835 que j'ai moi-même publié, pour la première fois, un texte de 1850 où cet *are* est très présent (Chaudenson 1981 : 121-124). Selon Baker et Hookoomsing eux-mêmes, *ar* est attesté dès 1850 (1987 : 33) ; ces auteurs me font même alors l'honneur de donner à son propos une référence à ma thèse (Chaudenson 1974 : 687-689).
- 77 En fait, l'attestation de 1850 à laquelle ces auteurs font allusion figure non pas dans ma thèse (1974), mais dans mon livre de 1981 déjà évoqué. La vraie référence est donc en fait « Zistoire Moucié Caraba » (Chaudenson, 1981 : 121-124). Baker et Fon Sing (2007) reproduisent ce texte, sans oser, comme ils le font ailleurs, ne pas en mentionner les références, mais en omettant, en revanche, des détails essentiels. Le « découvreur » de ce texte est, comme je le dis dans mon livre, mon ami H. Adolphe, qui succéda à A. Toussaint comme archiviste de l'Île Maurice. Comme je le signale, c'est lui qui m'a remis un jour un texte qui était conservé aux archives, sous une enveloppe à l'adresse de « Madame George ». Il s'agissait du conte du chat botté, en créole, dont l'auteur est le Père Aristide de la Butte ; nous avons pu, de ce fait, dater le document de 1850. Ch. Baissac, qui en a eu une copie par un membre de cette famille (F. de la Butte) s'en est inspiré pour écrire le sien et il en souligne le caractère de grande authenticité linguistique et culturelle (cf. Chaudenson 1981 : 140).
- 78 Ce texte manuscrit que j'ai moi-même transcrit et publié³² est essentiel dans ce débat, car il contient plusieurs attestations de *are* et de *arla*. On y relève toutefois, dans les mêmes emplois avec (2), *are* (4) et *ave* (2). Ph. Baker qui, en 1987, n'ouvrait, comme on l'a vu, aucun débat à propos de *ar* et ne faisait alors nulle allusion au bojpouri, a eu, sur ce point, une de ces idées dont il a le secret. Dans un article qu'il publie en 1996 (dans Véronique 1996 : 50), il revient sur ce qu'il avait écrit en 1987, moment où l'attestation de *ar* en 1850 ne lui posait aucun problème, car il n'avait pas encore imaginé qu'il y ait dans cette forme une influence du bojpouri, naturellement peu vraisemblable en 1850.
- 79 Ce changement d'hypothèse contraint Baker à diverses manipulations des données qui ne semblent pas gêner S. Kriegel et S. Michaelis qui se réfèrent à ce texte, sans avoir vérifié quoi que ce soit, mais sans hésitation ni commentaires³³.
- 80 Pour dire les choses simplement et liquider cette affaire d'influence du bojpouri dans *ar* qui est le point de départ de toutes ces manipulations de documents dont ces auteurs n'ont jamais vu les originaux, je dirais que j'ai toujours considéré, et tout le monde avec moi, *ar* comme une simple évolution interne du créole mauricien où l'on est passé de *avec* à *av* et *ek* (< *av-ec*), puis à *ar* et *ek*³⁴.
- 81 Avant même l'arrivée massive des engagés indiens, cette évolution interne vers les formes de type *ar* et *arla* est donc déjà engagée et le bojpouri n'y est donc naturellement pour rien, même s'il a pu contribuer à la favoriser dans la suite, sans y avoir été pour autant déterminant.
- 82 Ajoutons, mais sans entrer dans le détail, que le créole ayant infiniment plus influencé le bojpouri³⁵ que le bojpouri le créole, on pourrait tout à fait soutenir que le *ar* du bojpouri mauricien (en lieu et place d'un « a : » du madhesi), est, au contraire, une

influence du créole ! Pour l'alternance *ave/are*, elle n'est en rien étonnante. Il est clair que quand, pour une variable V, on a une variante v1 à un moment T et une variante v2 à un moment T + x, il y a inévitablement eu un moment, entre T et T + x, où v1 et v2 ont été employées en concurrence.

Le substrat bantou en créole seychellois

- 83 Dans le même ouvrage, l'article de S. Michaelis³⁶ "Valency patterns in Seychelles Créole: where do they come from?" (dans Michaelis éd. 2008) est encore pire que le précédent, s'il est possible. Elle fonde son hypothèse sur cinq points qui, selon elle, « reflètent clairement [souligné par moi] un substrat de structures bantoues est-africaines » (p. 225). Je renvoie aussi pour une analyse étendue et précise à mon livre (2010 : 189-198).
- 84 L'argumentaire linguistique est des plus faibles, tant pour ce qui concerne la *construction ditransitive*, portée, toujours *clairement*³⁷, par S. Michaelis au compte du substrat bantou est-africain, ce que nul ne songe pourtant à faire ni en mauricien ni en réunionnais, où l'on trouve les mêmes constructions. On peut, en effet, faire exactement les mêmes remarques avec les mêmes arguments comparatifs dans l'oi, pour les *experier constructions*, le *polysemic avek*, les *simple PATH constructions* et les *caused PATH constructions*. Au terme de ces examens critiques, il ne reste rigoureusement rien de la théorie de S. Michaelis !

Les aspects sociohistoriques

- 85 Le développement sur le « socio-historical background » (Michaelis 2008 : 226-228) qui ouvre son texte est, fort heureusement, expédié en deux pages. Cette partie, censée être fondatrice des faits linguistiques qui la suivent, est si faible que sa lecture pourrait détourner de considérer le reste du texte.
- 86 On rencontre dans le développement consacré à ce sujet (*id.*, 226-228), comme partout ou presque dans les deux articles, un problème essentiel de déontologie scientifique.
- 87 À propos de la démographie seychelloise par exemple, les seuls auteurs cités de façon précise sont Allen (2001) et Baker et Corne (1986), mais on ne sait pas, par exemple, quelles sont les sources des chiffres de population donnés page 227, ce qui est proprement inadmissible en pareil cas³⁸.
- 88 À les comparer aux miens (Chaudenson 1979), j'incline à croire que ce sont, en fait, mes propres chiffres dont la publication est bien antérieure à la parution des autres textes cités (*ibid.*, 225-226), en dépit de l'absence de référence nette, car ils sont strictement identiques aux miens que j'avais d'ailleurs trouvés chez Claude Wanquet (inconnu de S. Michaelis), mais en indiquant mes sources ! C. Wanquet qui est, en effet, le premier historien à avoir étudié, de façon rigoureuse, le peuplement des Seychelles, n'est même pas cité ici dans les références, alors que dans le tableau, apparaît par exemple le nom de « Malavois » qui, en revanche, ne se trouve nulle part dans les références du texte³⁹.
- 89 Le problème est simple, le commerce des esclaves commence à être interdit dans les années 1806-1807 par divers États et la traite négrière elle-même le sera en 1815. Toutefois, comme l'esclavage lui-même n'est pas encore aboli (dans les colonies britanniques, il ne le sera qu'en 1835 et en 1848 dans les colonies françaises), la traite devient donc illégale, mais demeure inévitablement fort active⁴⁰.

- 90 Les Seychelles, occupées par les Français depuis 1770, sont, à l'approche de la fin du XIX^e siècle, une colonie sous-peuplée, où l'on va faire migrer une partie de la population des Îles de France et de la Réunion, en particulier, dans ce second cas, à la période révolutionnaire (Wanquet 1972 : 22-23). Les Réunionnais constitueront alors une partie non négligeable de la population encore très réduite. En témoignent aujourd'hui encore à la fois des patronymes typiquement réunionnais, toujours nombreux (Hoarau, Payet ou Lauret en particulier et la simple consultation de l'annuaire téléphonique le montre) et quelques traits linguistiques ou culturels que le seychellois partage avec le réunionnais et qui le distinguent du mauricien⁴¹.
- 91 En 1810, quand apparaît le problème de la traite illégale, les Seychelles comptent 3 467 habitants, dont 3 015 esclaves. Le problème de la langue ne se pose pas en fait, puisque le créole seychellois, utilisé par tout le monde, n'est pas « né » dans l'archipel, mais constitue un parler de troisième génération, introduit dans le pays depuis les Mascareignes et dans lequel la composante majeure est le créole mauricien, avec toutefois, on l'a vu, quelques traces réunionnaises⁴².
- 92 Bien entendu, on ne connaît pas avec précision l'origine des esclaves qui se trouvent aux Seychelles durant la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle (la grande majorité semble malgache), mais la chose est sans importance, puisque le créole est déjà constitué et que ce parler est en usage, dans l'ensemble de la population, depuis un demi-siècle. Les années 1830 sont une période importante aux plans démographique et économique, même si ces détails sont superbement ignorés de S. Michaelis qui ne connaît même pas le texte le plus important pour la connaissance du créole seychellois de l'époque publié par F. Pourcelet : *Galega, 1827-1839, Poivre, Desroches, Saint-Joseph 1842-1851. Mémoires d'Auguste Le Duc, planteur dans l'océan Indien* (1994).
- 93 Les Seychelles n'ont jamais été des îles à sucre, à la différence de Maurice et la Réunion, même si la canne à sucre continue à permettre de fabriquer, artisanalement, le *baka* local. Vers 1800, on y a développé la culture du coton qui a permis un essor qui fait que la population augmente pour atteindre 10 000 habitants en 1830.
- 94 Je ne veux pas entrer dans le débat des chiffres de population ou d'immigration, car ils divergent, mais j'ai peine à croire que, comme le note S. Michaelis (toujours sans aucune référence précise), le gros du débarquement des esclaves de la traite illégale se situe autour de 1817 et que cet archipel ait accueilli une part sensible des milliers d'esclaves alors « traités » dans l'océan Indien. C'est d'autant moins admissible que, à partir de 1820, la crise du coton frappe de plein fouet l'économie seychelloise, suite à la concurrence américaine. Les agro-industries sucrières des Mascareignes ont, en revanche, de gros besoins de main-d'œuvre et en 1828, le gouvernement de Maurice (dont dépendent les Seychelles) y interdit même tout envoi d'esclaves. La population servile seychelloise ne peut donc que décroître, ce que confirme la majorité des données disponibles.
- 95 En fait, les apports les plus importants de population de l'Afrique de l'Est semblent se situer après la crise du coton (1830). Ces précisions de dates sont d'ailleurs sans grande importance ici, car, de toute façon, ces immigrations d'esclaves africains, même importantes, ne peuvent avoir eu d'incidences majeures sur le plan linguistique (surtout au plan grammatical), dans un pays où le créole, introduit depuis les Mascareignes, est utilisé depuis plus d'un demi-siècle par l'ensemble de la population.

- 96 Je ne veux pas reprendre ici mon article de 1979 dont je ne mentionnerai que le titre pour montrer que la question n'est pas nouvelle pour moi : « Créoles français de l'océan Indien et langues africaines ». J'y recense et j'y étudie déjà, dans la langue et la culture des Seychelles, les apports africains. Ils sont incontestables, comme dans le phénotype moyen de la population de l'archipel (bien plus africain qu'aux Mascareignes), mais très limités et surtout lexicaux, sans que les structures mêmes de la langue aient été atteintes et modifiées, ce qui est tout à fait logique. Tout cela est si évident que je ne juge pas utile de m'y arrêter, et cela d'autant moins que les « preuves » du substrat bantou fournies par S. Michaelis et que j'ai pris le temps d'examiner sont, on va le voir très vite, sans la moindre valeur, puisqu'on trouve exactement les mêmes faits dans les autres créoles de la zone. Ces faits, de toute évidence, existaient donc dans ces parlers avant les immigrations africaines tardives qu'ont connues les Seychelles et n'ont rien à voir avec un prétendu substrat bantou.

Les prétendues « évidences » linguistiques du substrat bantou en créole seychellois

- 97 Résumons l'argumentaire proprement linguistique. Les cinq constructions grammaticales qui *reflètent clairement le substrat bantou* sont les suivantes (je donne dans chaque cas un exemple pour plus de clarté)

La construction « ditransitive » des verbes

- 98 « *Mon pran en lit mon donn Napoleon* » = « je prends un litre et le donne à Napoléon » ; le français use d'une préposition, « à » en l'occurrence, sauf pour les pronoms.
- 99 « *Ou donne li morso disik* = tu lui donnes un morceau de sucre »⁴³ (S. Michaelis traduit, par erreur, le présent seychellois par un passé (« *you gave* »), mais peu importe !
- 100 Suivent deux pages confuses sur ces constructions dans les autres créoles du monde, en omettant, sans doute par hasard, l'océan Indien... Or, ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le mauricien et le réunionnais, qui sont l'origine même du seychellois, ont exactement les mêmes constructions et que nul n'a jamais songé à y invoquer, à ce propos, un substrat bantou. Voilà un comparatisme facile, logique et instructif ; pourtant, ces deux cas ne sont pas même évoqués. Oubli ou omission volontaire ? Ces rapprochements ébranlent déjà fortement l'hypothèse.

« Expérier constructions »

- 101 Il s'agit des verbes qui expriment une « cognition » (voir, savoir), une sensation physique (avoir faim, soif) ou une émotion (être content, triste). En français, ces verbes sont construits avec une préposition (de, pour, avec, dans) qui introduit le « stimulus ».
- « *mon per sa zonn* = J'ai peur de cet homme ».
- 102 En créole seychellois, on peut toutefois, au lieu de la construction transitive (exemple ci-dessus), avoir une « préposition » : « *mon ankoler avek Peter* » → manque traduction.
- 103 Comme précédemment, je me borne à observer qu'en créole réunionnais par exemple et, me semble-t-il, en mauricien, on a exactement les mêmes constructions qu'en seychellois. J'ajouterai même pour le cas de la polysémie de « avec » que j'ai rappelé, il

y a plus de trente ans déjà, que les mêmes emplois de cette préposition sont bien attestés en français de Quimper par exemple : « Il a eu du goût avec lui » (= il a eu du plaisir de lui) ou « Il a eu une lettre avec lui (= de lui) (Chaudenson 1974 : 688-689). De tels emplois et sens d'« avec » (ou de variantes qui en sont dérivées) se retrouvent dans nombre de créoles français ou de français « marginaux » dans le monde⁴⁴.

Simple PATH constructions

- 104 Il s'agit des verbes « aller à », « venir de ». S. Michaelis oppose le français « je sors de la forêt » au seychellois *mon sorti dan bwa* (même sens), en soulignant combien l'emploi de *dan* est ici étrange, puisque « dans » marque la localisation (le *ubi* latin) ou l'« allatif » (*quo* latin), mais non l'« ablatif » (*unde* latin).
- 105 Comme précédemment, la discussion est confuse et témoigne surtout des ignorances de l'auteur. On apprend néanmoins, même si l'on reste dans un vague prudent, que *most Atlantic and Indian Ocean Creoles behave like Seychelles creole because of typologically similar substrates* (2008 : 241). C'est nouveau : si les langues bantoues, le malgache et les langues indiennes sont typologiquement identiques sur ce point, à quoi bon s'amuser à rechercher ici un substrat bojpouri, là un substrat bantou. Attention, l'universalisme chassé par la porte revient par la fenêtre !
- 106 En fait, dans cette affaire, S. Michaelis, une fois encore, aurait peut-être dû lire ma thèse qui figure pourtant dans les références de son article de 2007, à titre décoratif comme souvent. Elle aurait pu éviter ainsi quelques erreurs.
- 107 Il est clair, en effet, que le sémantisme du verbe, quand il est évident, conduit à une construction directe, surtout avec des prépositions de peu de corps phonique et quasi vides de sens comme « à » et « de ». Dans tous les créoles de la zone (ce que l'auteur ne juge pas bon de noter ou se refuse à faire), on dit à peu près (je n'ai pas le temps de détailler) *mi/mo/mon sort Por Lwi* (je viens de Port-Louis) et *mi/mo/mon sava/al Por Lwi* (je vais à Port Louis).
- 108 L'auteur, qui nous dit qu'on use de la construction avec « *dan* » pour placer son couplet sur ce mot, doit confesser, mais en note seulement (ruse classique !), qu'on dit aussi et j'ajouterai volontiers surtout, *mon sorti Sesel*, comme on dit aussi, dans les autres créoles de la zone, *mi sort Sesel* en réunionnais ou *mo sort Sesel* en mauricien et en rodriguais. Elle ajoute que cet emploi n'est possible qu'avec des toponymes, ce qui est clairement faux. On peut tout à fait dire en réunionnais *mi sort mon kaz* ou en mauricien et en rodriguais *mo sort mo lakaz* et je suis à peu près sûr qu'il en est de même en seychellois. On dit de même : *mo sort labutik*, *mo sort lekol*, *mo sort la-ba*, etc.
- 109 Je ne veux ni ne peux reprendre ici les analyses que j'ai déjà faites de cet emploi de *dan* au sens de « de » ; il est assez spécifique des créoles de l'oi, ce qui, vu les relations génétiques entre les parlers, ne renvoie pas nécessairement à un substrat commun (comme dans le cas de *bane*, marque de pluriel). Je me borne donc à renvoyer l'auteur et les lecteurs éventuellement intéressés à la lecture de ma thèse (1974 : 958-960).
- 110 Je signale aussi à S. Michaelis pour alimenter sa réflexion sur « *dan* » un emploi encore bien plus curieux, très courant, mais qu'elle semble ignorer même si on le trouve dans tous les créoles français : « avoir ses souliers dans les pieds ». Hélas, il lui faut renoncer d'emblée aux substrats bantou ou fongbe, car, même si le FEW (*Französisches*

etymologisches Wörterbuch, 1928) n'en fait pas mention, le tour est indubitablement d'origine française (cf. Chaudenson 1974 : 746).

Caused PATH constructions

- 111 Le rôle « évident » (avec toujours cette même formule *mirrors Eastern Bantu pattern*) (2008 : 44) du substrat bantou est marqué dans le fait qu'alors que le français dit « Marcel a mis la tasse sur la table » et « Marcel a enlevé la tasse de la table » ou « Marcel a poussé Pierre dans le trou » et « Marcel a retiré Pierre du trou », le créole seychellois utilise, dans les deux cas, la même préposition *lo* = sur (< là-haut) dans le premier cas et *dan* dans le second.
- 112 On voit aisément que ces cas sont très proches des précédents et je ne discuterai donc pas, à nouveau, le cas de *dan*, sauf à dire qu'on a exactement le même emploi de ce même *dan* en réunionnais où nul n'a jamais songé à alléguer une influence bantoue (je renvoie, encore une fois, pour ce point précis à ma thèse, p. 958-960). En réunionnais, un séga célèbre de Michel Admette dit ainsi : *Mon volan la sap dan mon min* = « mon volant m'a échappé (de la main) ».
- 113 Je m'arrêterai plutôt un instant sur l'opposition qui est invoquée, en français même, entre « de » et « sur », car elle pose le problème, fort intéressant, de la variété de français à laquelle on fait référence et du danger qu'il y a à traiter du rapport entre français et créoles français quand, comme S. Michaelis, on ne possède pas, de l'ensemble des variétés de français, une connaissance minimale.
- 114 Le fait que nul créole français (ou à peu près) n'ait conservé la préposition « sur », qui nous paraît pourtant si courante et si évidente, n'est sans doute pas le fait du hasard. En gros, les créoles se sont tous donné des prépositions de même sens qu'ils ont créées à partir de locutions comme « en haut » et/ou « en l'air ». Sans entrer dans un détail inutile ici, citons en réunionnais *anler*, en mauricien et en rodriguais *lor* ou *lo* et en seychellois *lo* et *anler* (il en est de même, *mutatis mutandis*, dans les créoles de l'autre zone⁴⁵).
- 115 Les français d'Amérique confirment tout à fait l'absence de notre « sur » actuel ; on y trouve, soit « sus » (mais qui a souvent aussi le sens de « chez » ; cf. Chaudenson 1993 : 98), soit ces mêmes emplois d'« en l'air » et « en haut » dont on a la trace dans les créoles (Chaudenson, Mougeon & Beniak 1993 : 98). Avec R. Mougeon et E. Beniak, j'ai conduit autrefois une réflexion sur l'évolution de quelques points du système prépositionnel français (1993). Nous y avons montré comment tendent à s'imposer des prépositions sémantiquement et phoniquement fortes⁴⁶. J'incline à croire que c'est dans un tel mouvement qu'on tend à user de l'adverbe comme préposition ; « il est sur le lit » est ainsi souvent remplacé, dans la langue ordinaire, par « il est dessus le lit ». « Enlève ça d'dessus le lit ». Ces faits seraient-ils liés à un substrat bantou insoupçonné ?
- 116 Contrairement à ce que pense S. Michaelis qui, du français, semble ne connaître que le standard, dans le parler ordinaire, on ne dit pas « enlève la tasse de la table », mais, très souvent, « enlève la tasse de sur la table⁴⁷ », ce qui fait que, somme toute, le créole seychellois est bien plus proche du français ordinaire que du swahili qui dit, dans la même fonction « ablative » *kikombe meza-ni*, c'est-à-dire « tasse table sur » (Michaelis 2008 : 242) !

- 117 Faut-il, une fois de plus, répéter que le *terminus a quo* de la créolisation n'est pas le français standard actuel, seule variété du français à laquelle se réfèrent ces auteurs non francophones ?

The polysemic relator *avek*

- 118 À de multiples reprises, j'ai déjà tout dit sur la polysémie de *avek*. Je résume néanmoins en deux mots. D'une part, cette même polysémie s'observe déjà en français oral régional de France (français parlé à Quimper au XIX^e siècle encore) où l'influence des langues bantoues ne saurait être que modeste. Ensuite, une simple comparaison montre qu'on trouve exactement les mêmes emplois et sens de « avec » dans les autres créoles de l'OI et même dans des français d'Amérique du Nord (Chaudenson 1974 : 687-689, Valdman *et al.* 2010, etc.).
- 119 Aucun des arguments présentés en faveur de ce substrat bantou, qui, d'ailleurs, on va le voir serait, au mieux, un « adstrat » ne résiste donc à l'analyse, même si tous ces cas paraissent « évidents » à cette auteure. Ici comme ailleurs, l'évidence est sans cesse évoquée, dans la mesure où elle semble, pour certains, dispenser d'argumenter et de prouver.
- 120 L'idée de regarder les archipels créolophones de l'océan Indien comme des microcosmes d'un macrocosme qui serait l'océan Indien occidental lui-même est intéressante, à condition toutefois qu'elle soit mise en œuvre avec prudence, nuance et... rigueur.
- 121 La France elle-même n'est certes pas dans l'océan Indien, mais elle est présente dans ce microcosme et l'apport français est essentiel dans la genèse des langues et cultures créoles. On peut le démontrer en ce qui concerne la langue (Chaudenson 1974, 2003), mais aussi dans les autres systèmes culturels où, si cet apport est moins central et souvent oublié, il tient néanmoins une place qu'on ne soupçonne pas toujours (Chaudenson 1992, 2001). J'ai même pu le mettre en évidence, par exemple, dans le domaine de la magie et de la sorcellerie où on ne le prévoyait guère (Chaudenson 1983). On doit donc soigneusement prendre en compte, à la fois, les différences considérables qu'il y a dans les divers processus de la créolisation au sein des systèmes culturels et se garder d'assimiler, comme on le fait souvent actuellement et bien à tort, « créolisation » à « métissage ».
- 122 Le risque est donc de voir, comme on l'observe déjà, cette métaphore du microcosme servir, abusivement de fondement à des approches substratomaniaques qu'on croyait désormais abandonnées, sauf de quelques linguistes attardé(e)s. La substratomanie linguistique est, dans la créolistique, une hydre à têtes multiples et sans cesse renaissantes. Elle réapparaît aujourd'hui, fort heureusement sur des bases d'autant plus fragiles que ses défenseurs montrent des ignorances de l'histoire comme des langues des pays dont ils traitent, aussi étonnantes que celles qu'ils ont du français qui est à la base de ces créoles. En outre, dans de tels points de vue, on ne doit pas perdre de vue à la fois les aspects idéologiques (tout cela se teinte souvent d'anticolonialisme, ce qui parfois ne manque pas de pittoresque !) et politiques, car, dans certaines terres créoles, la quête d'une identité nationale se double souvent d'une recherche éperdue des « racines » non européennes.

- 123 Toutefois, au plan scientifique, le pire de tout et, de loin, le plus grave, est, dans les textes examinés ici que de telles analyses, qui, certes, reposent sur une connaissance très insuffisante des langues en cause, prétendent s'inscrire dans une démarche scientifique qui se réclame du « comparatisme ».
- 124 Il y a quelque chose de consternant pour moi, autrefois nourri dans le culte de la linguistique allemande et de son fleuron, le comparatisme, à voir produire des analyses de cet acabit au pays des Grimm, Bopp et Brugmann ! Certes, on peut penser qu'il y a là, d'abord et surtout, des entreprises de conquêtes de terrains, à la fois théoriques et géographiques, tant pour les chercheurs eux-mêmes, pressés qu'elles sont de secouer le cocotier scientifique (la ZAC tendant, en outre, de plus en plus, à se fermer sur elle-même, au bénéfice exclusif des « natifs » avec lesquels les rapports ne sont pas des plus faciles) que pour les institutions (l'Institut Max Planck, très présent dans de tels projets, doit pourtant offrir des moyens documentaires indispensables que les recherches en cause auraient dû conduire à mettre en œuvre).
- 125 Toutefois, rien ne saurait justifier de telles ignorances en matière d'histoire sociale comme les insuffisances de pratique et de connaissance des langues en cause, sans même évoquer ici des comportements scientifiques encore plus inadmissibles, allant de la simple incompétence à l'ignorance volontaire voire à la falsification pure et simple des données.

BIBLIOGRAPHIE

ADAM L., 1883, *Les Parlers négro-aryens et maléo-aryens. Essai d'hybridologie linguistique*, Paris, Maisonneuve et cie.

ARMAND A., s.d., *Dictionnaire Kreol réunionné-Français*, La Réunion, éd. Océan Indien.

BAISSAC C., 1880, *Étude sur le patois créole mauricien*, Nancy, Berger-Levrault (rééd. 1976, Genève, Slatkine).

BAKER P., 1972, *Kreol: A Description of Mauritian Creole*, Londres, Hurst.

BAKER P., 1976, "Toward a social history of Mauritian Creole", *Mémoire*, Université d'York.

BAKER P., 1984, "Agglutinated French articles in Creole French: their evolutionary significance", *Te Reo*, n° 27, pp. 89-129.

BAKER P., 1987, « Combien y-a-t-il eu de genèses de créoles à base lexicale française ? », *Études créoles*, X, n° 2, p. 60-76.

BAKER P., 1993, "Assessing the African contribution to French-based Creoles", in: S. Mufwene (éd.), *Africanisms in Afro-American Varieties*, Athens/Londres, The University of Georgia Press, pp. 123-155.

BAKER P., 1996, "On the development of certain prepositional forms in Mauritian and other French Creoles", dans : D. Véronique (éd.), *Matériaux pour l'étude grammaticale des langues*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence. p. 41-58.

- BAKER P. (éd.), 1995, *From Contact to Creole and Beyond*, University of Westminster Press.
- BAKER P. & CORNE C., 1982, *Isle de France Creoles: affinities and origins*, Ann Arbor, Karoma.
- BAKER P. & FON SING G. (éds.), 2007, *The Making of Mauritian Creole*, London, Battlebridge Publications.
- BAKER P. & HOOKOOMSING V., 1987, *Diksyoner kreol morisyé / Dictionary of Mauritian/Dictionnaire du créole mauricien*, Paris, L'Harmattan.
- BARASSIN J., 1953, *Bourbon des origines à 1714*, La Réunion, Paris, Maison provinciale des Pères du Saint-Esprit.
- BENTOLILA A., 1970, *Créoles et langues africaines : comparaison des structures verbales*, thèse de 3^e cycle, Université de Paris V.
- BICKERTON D., 1981, *Roots of Language*, Ann Arbor, Karoma.
- BICKERTON D., 2007, *Deux textes religieux de Bourbon et l'histoire du créole réunionnais*, s.l., Serendib series 1.
- BOLLÉE A., 2009, « Le créole mauricien, un parler de deuxième génération ? », dans : V. Hookoomsing, R. Ludwig & B. Schnepel (éds.), *Multiple Identities in Action*, Francfort, Peter Lang, pp. 67-84.
- BOUCHER A., 1710, « Mémoire », manuscrit déposé aux Archives de la Réunion ; édition par A. Rosset, 1972, sous le titre *Les premiers colons de l'île Bourbon*, Paris, Cerf Volant ; l'édition de J. Barassin, postérieure, est très supérieure.
- CARPOORAN A., 2002, *Île Maurice : des langues et des lois*, Paris, L'Harmattan.
- CAULIER R.P., 1764, « Fragments sur l'île Bourbon », publié en 1938 dans : *Recueil trimestriel de documents et de travaux inédits pour servir à l'histoire des Mascareignes* (mars 1938 : pp. 149-170 ; avril-juin 1938, p. 188-206).
- CHALLAN (abbé), 1773, *Vocabulaire français-malgache*, Isle de France.
- CHAUDENSON R., 1979a, « À propos de la genèse du créole mauricien : le peuplement de l'île de France de 1721 à 1735 », *Études créoles*, n° 1, p. 43-57.
- CHAUDENSON R., 1979b, « Créoles français de l'océan Indien et langues africaines », dans : I. Hancock (éd.), *Readings in Creole Studies*, Gand (Belgique), Éditions Story-Scientia, pp. 217-237.
- CHAUDENSON R., 1981a, *Textes créoles anciens (La Réunion et Île Maurice) : comparaison et essai d'analyse*, Hambourg, Buske.
- CHAUDENSON R., 1981b, « Continuum intralinguistique et interlinguistique », *études créoles*, 1981/1, p. 19-46.
- CHAUDENSON R., 1983a, « Où l'on reparle de la genèse et de la structure des créoles de l'océan Indien », *Études créoles*, VI, n° 2, p. 157-224.
- CHAUDENSON R., 1983b, *Magie et sorcellerie à la Réunion*, Saint-Denis-de-La Réunion, Livres-Réunion.
- CHAUDENSON R., 1988, « Où l'on reparle (mais pour la dernière fois !) de la genèse des créoles de l'océan Indien », *Études créoles*, XI, n° 2, p. 73-127.
- CHAUDENSON R., 1991, "From botany to creolistics: the contribution of the lexicon on the flora to the debate on Indian Ocean creole genesis", in: F. Byrne & T. Huebner, *Development and Structures of Creole Languages*, Amsterdam, Benjamins, pp. 91-100.
- CHAUDENSON R., 1992, *Des îles, des hommes, des langues*, Paris, Didier Érudition.

- CHAUDENSON R., 1996a, « Démystification de la relexification », *Études créoles*, XIX, n° 1, p. 93-109.
- CHAUDENSON R., 1996b, « Petit sottisier glané dans les recherches sur l'origine des systèmes grammaticaux créoles », dans : D. Véronique (éd.), *Matériaux pour l'étude grammaticale des langues*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 17-37.
- CHAUDENSON R., 2001, *Creolization of Language and Culture*, Londres/New York, Routledge.
- CHAUDENSON R., 2003a, *La créolisation : théorie, applications, implications*, Paris, L'Harmattan.
- CHAUDENSON R., 2003b, Creolistics and sociolinguistic theories, in: A. Tabouret-Keller & F. Gadet (éds.), *Sociolinguistics in France: Theoretical Trends at the Turn of the Century*, International Journal of the Sociology of Language, n° 160, Mouton de Gruyter, pp. 123-146.
- CHAUDENSON R., 2007, « Le substrat dans la créolisation : mythes et réalités », dans : K. Gadelii & A. Zribi-Hertz (éds.), *Grammaires créoles et grammaire comparative*, Presses universitaires de Vincennes, p. 27-48.
- CHAUDENSON R., 2010, *La genèse des créoles de l'océan Indien*, Paris, l'Harmattan, 230 pages.
- CHAUDENSON R. et coll., 1992, *Atlas linguistique et ethnographique de Rodrigues*, Paris, ACCT.
- CHAUDENSON R., MOUGEON R. & BENIAK E., 1993, *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Paris, Didier Érudition.
- FILLIOT J.-M., 1974, *La traite des esclaves vers les Mascareignes au XVIII^e siècle*, Paris, ORSTOM.
- FLACOURT E. de, 1658, *Dictionnaire malgache-français et français-malgache*, éd. Grandidier.
- GADELLI K. & ZRIBI-HERTZ A. (éds.), 2007, *Grammaires créoles et grammaire comparative*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.
- GOODMAN M., 1964, *A Comparative Study of Creole French Dialects*, La Hague, Mouton.
- GOODMAN M., 1993, "African substratum: some cautionary words", in: S. Mufwene (éd.), *Africanisms in Afro-American Varieties*, Athens/Londres, The University of Georgia Press, pp. 64-73.
- HALL E., 1984, *Le langage silencieux*, Paris, Le Seuil (le texte anglais original est de 1959).
- HANCOCK I. (éd.), 1979, *Readings in Creole Studies*, Gand (Belgique), Éditions Story-Scientia.
- HAZAËL-MASSIEUX M.-C. & DE ROBILLARD D. (éds.), 1997, *Contacts de langues, contacts de cultures, créolisation*, Paris, L'Harmattan.
- HERMANN J., s.d., *Les révélations du Grand Océan*, sans éd.
- HOOKOOMSING V., LUDWIG R. & SCHNEPEL B. (éds.), 2009, *Multiple Identities in Action*, Francfort, Peter Lang.
- HOUIS M., 1975, « Langues africaines et créoles : interférence et économie », *Afrique et langage*, 2^e semestre, compte rendu du livre édité par D. Hymes, *Pidginization and Creolization* (1971).
- HOUIS M., 1980, « Langues africaines et créoles. Interférences et économie », *Études créoles*, III, n° 2, p. 9-26.
- KHIM A., 1993, « Les langues créoles », *La Recherche*, vol. 24, n° 252, mars, p. 320.
- KRIEGLER S. & MICHAELIS S., 2007, "Conjunction and ditransitives", in: P. Baker & G. Fon Sing (éds.), *The making of Mauritian Creole*, London, Battlebridge Publications, pp. 113-132.

- KRIEGEL S., LUDWIG R. & HENRY F., 2008, "Encoding path in Mauritian Creole and Bhojpurī. Problems of language contacts", in: S. Michaelis (éd.), *Roots of Creole Structures Weighting the Contribution of Substrates and Superstrates*, Amsterdam, Benjamins, pp. 169-196.
- LEFEBVRE C. et al., 1982, *La syntaxe de l'haïtien*, Ann Arbor, Karoma.
- LEFEBVRE C. et al., 1998, *Creole Genesis and the acquisition of grammar. The case of Haitian Creole*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LOUGNON A. 1934-1949, *Correspondance du Conseil Supérieur de Bourbon et de la Compagnie des Indes*, Paris.
- LOUGNON A. 1958, *Le mouvement maritime aux Iles de France et de Bourbon*, Archives départementales de La Réunion, Mémoires et textes, Couderc, Nérac.
- LOUGNON A. 1970, *Sous le signe de la tortue, Voyages anciens à l'Île Bourbon (1611-1725)*, 3^e éd., Saint-Denis de la Réunion, Libr. Jean Gérard.
- MANESSY G., 1985, « Remarques sur la pluralisation du nom en créole et dans les langues africaines », *Études créoles*, p. 129-143.
- MANESSY G., 1995, *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse*, Paris, CNRS Éditions.
- MANESSY G., 1996, « Réflexions sur les contraintes anthropologiques de la créolisation. De l'improbabilité du métissage linguistique dans les créoles atlantiques exogènes », *Études créoles*, XIX/1, p. 61-71.
- MANESSY G., 1997, « Langues et nations », dans : M.-C. Hazaël-Massieux & D. de Robillard (éds.), *Contacts de langues, contacts de cultures, créolisation*, Paris, L'Harmattan, p. 111-125.
- MEILLASSOUX C. (éd.), 1975, *L'esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspero.
- MEILLASSOUX C. (éd.), 1998, *Anthropologie de l'esclavage*, 1^{re} éd. 1986, Paris, Quadrige/PUF.
- MICHAELIS S., 2008, "Valency patterns in Seychelles Créole: where do they come from?", in: S. Michaelis (éd.), *Roots of Creole Structures Weighting the Contribution of Substrates and Superstrates*, Amsterdam, Benjamins, pp. 225-251.
- MICHAELIS S. (éd.), 2008, *Roots of Creole Structures Weighting the Contribution of Substrates and Superstrates*, Amsterdam, Benjamins.
- MUFWENE S. (éd.), 1993, *Africanisms in Afro-American Varieties*, Athens/Londres, The University of Georgia Press.
- PARKVALL M., 2000, *Out of Africa*, Londres, Battlebridge Publications.
- PELLEPRAT P. R.P., 1655, *Relation des Pères de la Compagnie de Jésus dans les Iles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale*, Paris, Cramoisy.
- POURCELET F., 1994, *Galega, 1827-1839, Poivre, Desroches, Saint-Joseph 1842-1851. Mémoires d'Auguste Le Duc, planteur dans l'océan Indien*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence.
- RAJAKOBA RABENANTOANDRO, 2009, *Compte rendu de M. Larson Pier, Ocean of Letters. Language and Creolization in an Indian Ocean Diaspora*, Cambridge University Press, *Études Océan Indien*, n° 42-43, pp. 405-411.
- SCHERER A., 1966, *La Réunion*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? »

SYLVAIN S., 1936, *Le créole haïtien. Morphologie et syntaxe*, chez l'auteur ; réimpr. Genève, Slatkine Reprints, 1979.

VALDMAN A., 1998, *Dictionary of Louisiana Creole*, collab. T.A. Klingler, M.M. Marshall & K.J. Rottet, Bloomington, Indiana University Press.

VALDMAN A. et al., 2010, *Dictionary of Louisiana French*, University of Mississippi Press.

VÉRONIQUE D. (éd.), 1996, *Matériaux pour l'étude grammaticale des langues*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

VON WARTBURG W., 1928, *Französches etymologisches Wörterbuch*, Bonn, F. Klopp.

WANQUET C., 1972, « Le peuplement des Seychelles sous l'occupation française | une expérience de colonisation à la fin du XVIII^e siècle », dans : *Mouvements de populations dans l'océan indien*, Actes du Quatrième congrès de l'association historique internationale de l'océan indien (1972), publié en 1979.

NOTES

1. On verra dans la suite les raisons du choix de cette date.
2. Les données sont celles des recensements successifs.
3. La catégorie disparaît, car, dans la suite, on oppose libres et esclaves.
4. On constate par là et ce point est essentiel que, pendant le premier demi-siècle de la colonie, les Blancs y sont plus nombreux que les Noirs !
5. Comme partout dans les créoles, ce que nous nommons « créole », est nommé, dans ces mêmes langues, « *patwa* » (< « patois ») ; le français utilisé par les premiers colons français était une variété « koïnésée » de cette langue (et en rien sa forme standard) compte tenu des origines sociales des colons et de la diversité de leurs origines dialectales (la plupart étaient originaires du Nord et de l'Ouest de la France, donc de régions d'oïl).
6. Créoles et français marginaux d'Amérique résultent des mêmes variétés de français oral ordinaire parlées, à la même époque, par des migrants issus des mêmes classes sociales et venant des mêmes régions de France.
7. Aux Mascareignes, on songera, en revanche, à user du malgache pour l'évangélisation des esclaves et à l'Ile de France, en 1773, l'Abbé Challan publiera un « Vocabulaire malgache ». Des prêtres vont entreprendre de se familiariser avec le malgache et même, comme Caulier (1785) de rédiger, en malgache, des ouvrages pour l'instruction chrétienne des nouveaux esclaves.
8. P. Larson en particulier parle de « multilinguisme », mais plusieurs erreurs de son texte montrent qu'il est peu familier des réalités des Mascareignes à l'époque en cause.
9. On en fit même venir quelques-uns aux Mascareignes où ils étaient appréciés comme marins, car, à la différence des Malgaches, ils n'étaient pas enclins à voler ou à construire des embarcations pour tenter de regagner leur pays d'origine !
10. On peut toutefois craindre que ce dernier ouvrage, publié dans la collection jaune de Benjamins spécialisée dans le domaine (« Creole Language Library »), ne fasse autorité !

11. Tout cela tient naturellement à l'histoire et au peuplement des deux archipels ; nous y reviendrons.

12. Cette stratégie qui consiste à faire passer, dans une même zone, des éléments de la population d'une colonie ancienne dans une nouvelle est à la fois intelligente et « classique ». On avait procédé ainsi aux Antilles, en 1635, à partir de Saint-Christophe pour occuper la Guadeloupe et la Martinique et on en fera de même pour les Seychelles en 1770. Restait toutefois à trouver des candidats à la migration. Ces déplacements de population sont naturellement un élément essentiel pour comprendre les rapports entre les créoles ! Pour plus de détails, cf. Chaudenson 2003 : 80-82.

13. Je ne comprends pas pourquoi ce terme est rejeté par Bollée alors qu'il est parfaitement adéquat et que je n'en vois pas d'autre.

14. Le mot « génération » est emprunté ici au vocabulaire de l'informatique et non à celui de la biologie ; un ordinateur de deuxième génération n'est pas le « fils » de la machine de première génération, mais un appareil qui emprunte certains de ses éléments à un ordinateur de première génération. Bien entendu, l'idée de progrès, essentielle en informatique, est ici totalement absente.

15. Ce volume a été élaboré à partir de communications présentées en juin 2005, lors d'un colloque tenu à l'Institut Max Planck de Leipzig sur le thème *Creole Language Structures between Substrates and Superstrates*. Ce colloque comme l'ouvrage en cause sont en relation avec un projet mis en œuvre dans cet Institut : *The World Atlas of Pidgin and Creole Language Structures* (APiCS) que coordonnent S. Michaelis, P. Maurer, M. Huber et M. Haspelmath) et qui vise à comparer 120 traits structurels de 70 pidgins et créoles du monde. Ce projet s'inscrit lui-même dans la ligne du *World Atlas of Language Structures* publié en 2005 (2008 : XIII et 249).

16. Sans grand succès toutefois. Il est stupéfiant, en effet, de constater que personne dans le livre en cause ne fait allusion à cet article essentiel de Morris Goodman, qui fut le père du comparatisme créole. La seule à connaître l'existence de ce texte majeur est R. Selbach, qui le fait figurer dans ses références, mais à titre purement décoratif, puisque, loin d'en discuter les termes, autres que ceux dont elle use, elle n'en évoque même pas le contenu. J'ai déjà abordé ce point en détail à propos de l'analyse de ces termes (Chaudenson, dans K. Gadelii et A. Zribi-Hertz 2007 : 27-48).

17. Si l'on préfère une formulation plus savante, il faut distinguer l'usage du terme « substrat » dans la perspective « ontogénétique » (apprentissage individuel d'une langue 2 par un locuteur de L1 autre) de la perspective « phylogénétique » (émergence d'un créole) qui s'opère dans des conditions démographiques, historiques, économiques et sociales qui doivent évidemment être prises en compte au premier chef.

18. Si je ne craignais pas d'être taxé de paranoïaque en poussant plus loin les constats et l'analyse, j'ajouterais même ici le terme « politiques ». En effet, sur ces positions qui visent, globalement, à contester, à limiter, voire à supprimer la relation entre les créoles et le français, se retrouvent à la fois des chercheurs issus de nations qui à tort ou à raison (et souvent bien plus à tort qu'à raison à mon sens) se réclament, ouvertement ou non, de l'anticolonialisme (états du nord de l'Europe, RFA, Canada), ou qui sont, dans les DOM français, actifs ou présents dans les mouvances autonomistes ou indépendantistes.

19. Claire Lefebvre, l'une des dernières à soutenir de tels points de vue, a d'ailleurs trouvé refuge dans ce volume, mais Alain Khim, par exemple, qui, un moment, a adhéré

fortement à ses points de vue (*cf. supra*), les a depuis longtemps abandonnés, comme tous les africanistes qui, successivement, pour diverses raisons, l'ont, un moment, accompagnée dans sa démarche.

20. M. Goodman, dont les positions dans cette affaire, sont très proches des miennes, récuse, comme moi, l'emploi du terme « superstrat » ; il souligne (1993 : 65) : « Le sens original du mot “superstrat” est aussi différent de celui que certains créolistes lui donnent ».

21. Je ne crois pas un instant, je l'ai dit, à l'existence d'« une longue période de multilinguisme » comme le prétend P.M. Larson (2009). Non seulement l'usage des langues serviles était interdit, mais tous les témoignages nous indiquent que les esclaves, arrivés souvent très jeunes et fortement intégrés aux « habitations », apprenaient très vite sinon le français, du moins un français. Invoquer à l'appui de cette hypothèse du multilinguisme, les « pièces des procès criminels », me paraît très étonnant car, pour avoir beaucoup lu, à la Réunion comme à Maurice, les archives judiciaires, j'ai, au contraire, toujours été frappé de la rareté des cas où un interprète était nécessaire.

22. Son patronyme, son âge et son statut d'étudiante donnent toutefois à penser qu'il y a très peu de chances qu'elle soit elle-même locutrice du bhojpuri.

23. La question des langues est d'abord et surtout à Maurice politique ; les recensements qui évoquent cet aspect sont donc inévitablement biaisés et leurs données ne correspondent parfois que de loin à la réalité. On peut lire sur ces questions la thèse essentielle d'Arnaud Carpooran que j'ai dirigée et publiée (2002), mais que les auteurs de cet article ne semblent pas connaître.

24. Pour plus de détails dans les démonstrations, *cf.* Chaudenson 2010 : 174-189.

25. La comparaison avec le guadeloupéen est des plus étranges et ne se justifie que par le fait que Ralph Ludwig a travaillé sur ce créole. Une comparaison avec le rodriguais **s'imposait** pourtant, mais le nom de ce créole n'est même pas mentionné dans cet article. Elle aurait non seulement été plus pertinente, mais elle est indispensable puisqu'il n'y a jamais eu de peuplement indien donc de bojpourophonie à Rodrigues qui fait partie de l'état mauricien. Comment mieux juger du rôle d'un substrat bojpouri ?

26. On aurait pu espérer que les auteurs, les mêmes que ceux de cet article, aient le temps de lire mon compte rendu avant la publication de l'étude annoncée. J'ajoute que la note qui précise que la plupart de ces mots viennent du témoignage de Ph. Baker doit inciter à la prudence, car bien des mots d'origine indienne du dictionnaire de 1987 (Baker et Hookoomsing) relèvent du vocabulaire religieux et ne sont pas connus par exemple des Mauriciens « créoles » (au sens local du mot), mais sont aussi ignorés des Blancs, des Indo-Mauriciens non indouistes, des Musulmans et des Sino-Mauriciens.

27. On ne s'étonnera pas que j'use de l'orthographe française de ce nom.

28. Pour plus d'informations, *cf.* Chaudenson 1974 : 536-590 pour la liste et l'étude des termes eux-mêmes et 1097-1099 pour les aspects plus théoriques.

Pour illustrer ce point par le nom de l'un des objets les plus courants de la vie quotidienne d'antan, le tuyau dans lequel on souffle pour attiser le feu qu'on appelle « kalimé » (< « calumet » en créole « commun ») se nomme aussi chez les « Malbar » de la Réunion « tangol », mais à Maurice son nom créole est « pukni », le premier terme étant d'origine tamoule, le second hindie.

29. Quelques termes ont pu arriver à Rodrigues à date récente. J'ai ainsi vu dans cette île, le mot « farata », totalement inusité dans les années 60, y remplacer peu à peu « krèp ».

30. Passer du sens de « avec » au sens de « et » ne constitue pas un saut sémantique très grand et il y a probablement des milliers de langues dans le monde qui l'ont fait, y compris le français ordinaire » X avec Y i sont venus ». L'emploi est même littéraire : « Laurent, serrez ma haine avec ma discipline ». Une remarque épistémologique en passant. Il me semble voir une forme de contradiction entre l'entreprise typologique globale du groupe qui produit cet ouvrage (ApiCS) et l'idéologie substratiste dominante chez ses auteurs. Dans le cas des « WITH-Languages », comment peut-on à la fois trouver dans l'emploi de « avec » au sens de « et » une influence bantoue et indienne ? Nos auteurs ne vont-elles pas retrouver Derek Bickerton au coin du bois, à la fin de leur promenade typologique ?

31. « *ansanm* » de l'aveu même de Kriegel et Michaelis (2007 : 120 en note) pose le même problème théorique que « *ar, av, avek* ». Le réunionnais est donc un « *WITH-language* » et on se demande dès lors pourquoi il n'est pas cité comme tel.

32. Baker, de l'aveu même de Fon-Sing, n'a jamais eu en mains ce texte dont j'avais et j'ai toujours une photocopie, d'autant plus précieuse que je crains fort que, dans les déménagements des archives mauriciennes, le manuscrit original n'ait disparu !

33. De telles manipulations sont très graves, car on constate que, dans leur texte de 2007, S. Kriegel et S. Michaelis, dans le tableau consacré à « avec » dans les textes mauriciens anciens (2007 : 128), n'hésitent pas à supprimer purement et simplement ce texte de 1850, qui est pourtant, sans le moindre doute, le meilleur document que nous ayons sur le créole mauricien de cette époque. De tels comportements sont proprement inadmissibles au plan scientifique !

34. On trouvera tout le détail des manipulations de ce texte dans Chaudenson 2010 : 180-187. Tout cela est sans intérêt, sauf comme illustration d'une falsification de données linguistiques.

35. Ce que l'on nomme « bojpouri » à Maurice n'est pas le « bojpuri » de l'Inde et d'aucuns le regardent comme un créole à base indienne qui a beaucoup emprunté au créole mauricien. On parlerait, de façon plus juste et plus logique, de substrat créole en bojpouri que de substrat bojpouri en créole !

36. Je ne veux en rien accabler S. Michaelis, mais il se trouve qu'elle est auteur et co-auteur des deux articles en cause (mauricien et seychellois).

37. Une longue expérience me porte à la méfiance quand, en matière scientifique, je vois invoquer, en lieu et place d'une démonstration argumentée, la « clarté » et « l'évidence » !

38. Pour être tout à fait précis, il y a une référence à mon article pour la population en 1791 (2008 : 226), mais elle est mise sous « Malavois » (ce qui n'est pas faux) dans le tableau récapitulatif de la page 227.

39. Pour 1810 (3 467 habitants, dont 317 blancs), les chiffres, quoique sans référence, sont pris dans mon article. Comme je le précise dans ma thèse (1974 : 1118), ils viennent en fait d'un article d'Auguste Toussaint que S. Michaelis ne connaît pas et d'où elle ne peut donc prétendre les avoir tirés.

40. Elle continuera même après 1835, car seuls les états européens ont aboli l'esclavage et la traite orientale continue.

41. La marque verbale « i » de la troisième personne par exemple.
 42. Ajoutons, sans entrer dans un détail qu'on peut trouver ailleurs (cf. Chaudenson 1981), que les deux créoles sont plus proches l'un de l'autre au début du XIXe siècle qu'ils ne le sont aujourd'hui.
 43. Sur ce point, D. de Robillard, locuteur natif du mauricien et linguiste, que j'ai consulté à propos de son créole, me précise : « *Ou donne li morso disik* = tu lui donnes un morceau de sucre » me paraît un peu suspect, sans déterminant. En mauricien un peu vieilli, ça signifie « un peu de sucre ». »
 44. Pour une référence récente, cf. les sens d'« avec » en français louisianais (Valdman *et al.* 2010).
 45. Pour plus de précisions, se reporter à Chaudenson 2003 : 327-328.
 46. Observons la vogue actuelle de « par rapport à » dont la polysémie est extrême, sans même rappeler que, dans la vieille chanson du pont d'Avignon, les paroles étaient non pas « sur », mais « sous le pont d'Avignon ».
 47. Ce tour qui est le seul dans l'usage ordinaire quotidien à Lyon (d'où je suis originaire) est aussi considéré comme habituel en français ordinaire dans le Nord et l'Ouest (témoignage de Patrice Brasseur) comme dans le Sud-Ouest (communication de Michel Carayol). Il est donc très général dans le français parlé ordinaire.
-

RÉSUMÉS

L'idée de regarder les archipels créoles de l'océan Indien (Mascareignes et Seychelles) comme le microcosme d'un macrocosme qui serait l'océan Indien occidental lui-même était chère à Paul Ottino. Elle est intéressante, à condition toutefois qu'elle soit mise en œuvre avec prudence, nuance et rigueur, mais plus encore avec une connaissance réelle des réalités historiques, linguistiques et sociétales de la zone. Ce n'est assurément pas le cas des positions prises par un certain nombre de chercheurs allemands (S. Kriegel, R. Ludwig et S. Michaelis) dont les motivations ne sont pas nécessairement très claires et qui emboîtent le pas à A. Bollée qui, de façon inattendue, s'est rangée sur les brisées de P. Baker qui est, somme toute, l'initiateur de la plupart de ces chimères. Tous ces auteurs refusent, d'un bloc, ma théorie dite du « bourbonnais » qui repose essentiellement sur des identités évidentes entre les créoles réunionnais et mauricien que ces auteurs sont bien obligés de reconnaître sans être capables d'en donner la moindre explication ! Pourtant, elles s'expliquent fort bien si l'on prend en compte que pendant une année entière (1721-1723), lors du début de l'occupation de l'île de France (aujourd'hui Maurice) les « coopérants » venus de Bourbon (aujourd'hui la Réunion), Blancs et Noirs, loués par la Compagnie des Indes « pour instruire » les nouveaux arrivants, ont formé 25 % de la population active de l'île dans le secteur vital de la production agricole. De ce fait, modèles sociaux et professionnels, ils ont inévitablement transmis dans leur langue (que je nomme le « bourbonnais » pour éviter d'en faire prématurément un « créole ») tout leur savoir et les dénominations dont ils usaient pour nombre d'éléments de l'environnement. Cela est vrai, tout aussi bien pour des centaines de lexèmes que surtout pour des éléments grammaticaux tout à fait spécifiques et inconnus de tous les autres créoles de la zone américano-caraïbe comme « bane »

pour la pluralité ou « zot » comme marque possessive et personnelle de 2^e et 3^e personnes de pluriel 2 et 3. Plus important encore est le fait que 80 % des termes créoles d'origine malgache soient communs aux deux créoles réunionnais et mauricien, ce que l'on ne peut évidemment pas mettre au compte du simple hasard.

Toutefois, ces chimères reposent essentiellement aussi bien sur des ignorances historiques et linguistiques que sur des usages abusifs du mot « substrat » qui n'a nullement, dans les sciences du langage, le sens que leur prêtent ces auteurs en découvrant un substrat bojpouri en créole mauricien et un substrat bantou en seychellois pour des faits attestés dans ces créoles avant même l'arrivée des populations en cause.

The idea of considering the Creole islands of the Indian Ocean (Mascarenes and Seychelles) as a microcosm of a macrocosm that is the South-Western Indian Ocean itself was dear to Paul Ottino. It is interesting, provided it is empirically implemented with caution, nuance and rigor, but, most important of all, with a thorough knowledge of the historical, linguistic and social background of this area. It is certainly not the case with the positions sustained by a number of German researchers (S. Kriegel, R. Ludwig and S. Michaelis) whose motivations are not necessarily very clear and follow the lead of A. Bollée, which, unexpectedly, puts her steps in those of P. Baker who is, after all, the initiator of most of these chimeras. All these authors reject my theory known as the "Bourbon Creole theory" which is essentially based on obvious analogies between Reunion and Mauritius Creoles, but cannot provide for any other alternative theory able to explain these overwhelming analogies! These analogies become however easily accountable if one takes into account that for a whole year (1721-1723), at the beginning of the settlement in the Ile de France (now Mauritius), people were brought from Bourbon (now Réunion), both Blacks and Whites, leased by the *Compagnie des Indes* (French West Indies Company) "to teach" the newcomers in Ile de France, and have formed up to 25% of the active population of the island in the vital sector of agricultural production. They were considered as social and professional models, and thus they inevitably transmitted in their language (which I call the "Bourbonnais" to avoid creating a premature "Creole") all the local names for various natural realia. This is true not only for hundreds of lexemes but also for grammatical items, quite specific and not attested in all other Caribbean and American Creoles, such as "bane" for the expression of plurality or "zot" as possessive and 2nd and 3rd plural personal markers. More importantly the fact that 80% of Creole terms of Malagasy origin are common to both Reunion and Mauritius creoles, cannot be accounted for by mere chance.

However, the chimeras referred to above are mainly based on both historical and linguistic ignorance and on the misuse of the word "substrate" which does not have, in language science, the meaning attributed to them by these authors who claim to have discovered a Bhojpuri substrate in Mauritian creole and a Bantu substrate in Seychelles creole, before the arrival of the people who, historically, could have brought them along!

INDEX

Keywords : Bantu Substrate, Bhojpuri Substrate, Mascarene Islands, Indian Ocean, Substratomania

nomsmotscles créoles

Index géographique : Mascareignes (archipel), océan Indien, Seychelles (archipel)

Thèmes : linguistique

Mots-clés : substratomanie, substrat bojpourin, substrat bantou, apport malgache

AUTEUR

ROBERT CHAUDENSON

Professeur émérite, université d'Aix-Marseille 1